BnF Gallica

Napoléon, ou le Glaive, le trône et le tombeau, poëme suivi du Siège de Lyon, de plusieurs autres poëmes, et de la [...]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bignan, Anne (1795-1861). Auteur du texte. Napoléon, ou le Glaive, le trône et le tombeau, poëme suivi du Siège de Lyon, de plusieurs autres poëmes, et de la traduction en vers du premier chant de l'Iliade, par A. Bignan. 1826.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

NAPOLÉON,

Poëme,

ET AUTRES POÉSIES.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
Rue Saint-Honoré, n° 315.

NAPOLÉON,

OU

LE GLAIVE, LE TRONE ET LE TOMBEAU,

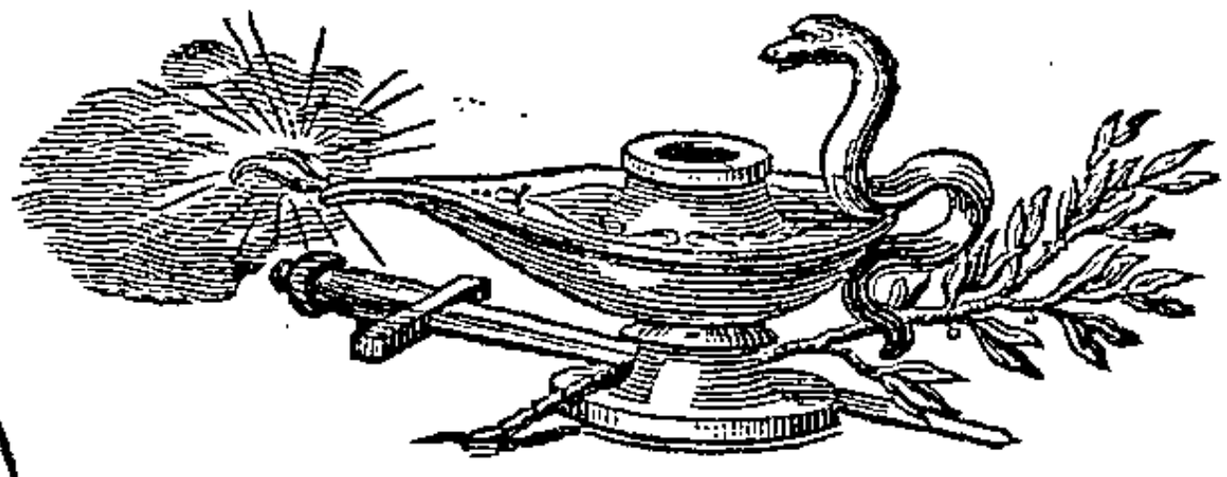
POËME LYRIQUE, EN TROIS CHANTS,

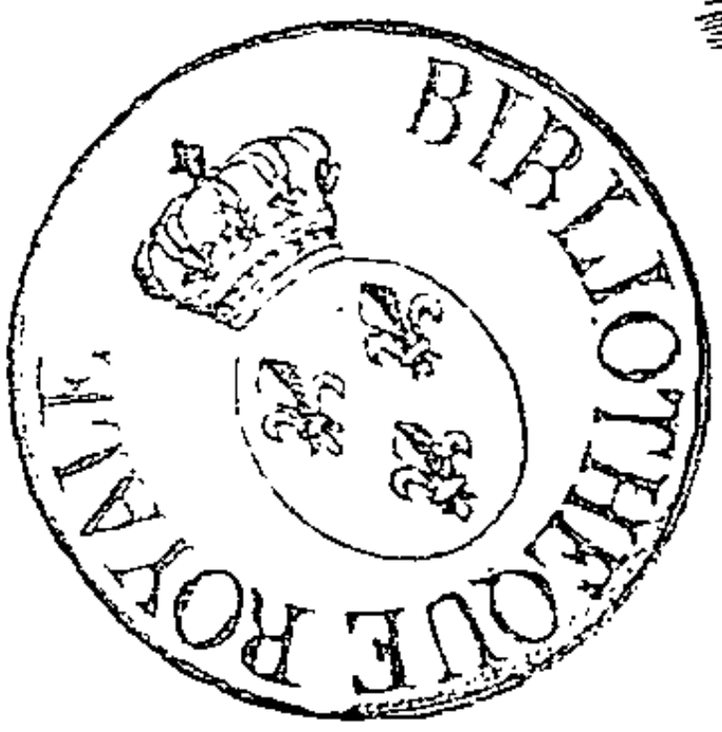
SUIVI D'AUTRES POÉSIES,

Par A. Bignan.

SECONDE ÉDITION,

REVUE ET CORRIGÉE.





Paris,

CHEZ PONTHIEU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS.

1826.

AVERTISSEMENT

SUR LA SECONDE ÉDITION.

La publication de ce recueil de vers m'a valu à la fois des éloges et des critiques : j'ai tâché de me rendre digne des uns, en profitant des autres. Tout en remerciant messieurs les journalistes de l'intérêt avec lequel ils ont jugé les essais de ma muse, je crois devoir donner de légers éclaircissemens sur la partie politique et la partie littéraire de mon ouvrage : ces messieurs me semblent, sous ce double rapport, avoir commis quelques méprises.

Une accusation que je dois d'abord repousser, c'est celle de poète du ministère. Les personnes qui me l'ont intentée n'ont pas réfléchi sans doute qu'un auteur du centre possède au moins un titre, un ruban, une croix, une place de censeur, de bibliothécaire, de chef de bureau, et que je n'ai participé à aucune de ces faveurs ministérielles. Indépendant par mon caractère comme par ma position, je crois avoir donné quelquefois dans mes vers des preuves de cette

indépendance. Mon poëme lyrique sur l'*Avénement de Charles X*, couronné, en 1825, par la Société royale des Bonnes-Lettres, m'a sans doute mérité cette réputation de poète ministériel; mais je déclare que c'est par conviction que j'ai tenté de célébrer la promesse de bonheur et de liberté dont l'avénement de Charles X a doté l'avenir de la France. On ne saurait accuser de servilité l'éloge d'un Roi qui, par le premier acte émané de son trône, a rendu à la pensée son indépendance et aux lettres leur dignité.

La partie littéraire de mon recueil a donné lieu aussi à quelques erreurs de principes, à quelque confusion de termes. Je me suis entendu appeler tour à tour *classique* et *romantique*. Pour moi, qui n'ai pu encore me former une idée exacte de la différence établie entre ces deux genres, je ne sais si je dois considérer cette double qualification comme une injure ou comme une éloge. Mon essai de traduction d'Homère, de ce poète qui doit être proclamé le vieux chef de la nouvelle école; mes imitations de plusieurs passages de Byron et de Manzoni, le choix de quelques sujets puisés dans nos temps modernes, voilà

sans doute les motifs qui ont fait taxer de *romantisme* le fond de ma poésie. Quant à la forme, on a bien voulu reconnaître que je suis demeuré classique. Cet éloge, s'il est vrai, a droit de me flatter. En effet, si d'une part on convient généralement que la muse du dix-neuvième siècle doit se dépouiller de l'attirail usé de la mythologie, renouer avec l'histoire ses liens primitifs, chanter les traditions nationales, célébrer les événemens contemporains, mettre de la vérité dans ses couleurs, de l'exactitude dans ses tableaux et du naturel dans ses sentimens, de l'autre côté on convient aussi qu'il faut éviter l'obscurité et l'affectation du style, respecter les lois du goût et les règles de la langue; en un mot, qu'il faut penser comme Byron, mais écrire comme Racine. Tout le résumé du code de la littérature française actuelle se trouve renfermé dans un seul précepte d'André Chénier, ce Boileau du *romantisme* :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVERTISSEMENT. 1

NAPOLÉON. *Premier chant.* — Le Glaive. . . . 11

Deuxième chant. — Le Trône. . . . 21

Troisième chant. — Le Tombeau. . . 35

LE SIÉGE DE LYON en 1793, poëme lyrique. . . . 47

VENISE, poëme lyrique. 65

POMPÉIA, élégie dans le goût antique. 82

LE COUVENT DE SAINTE-CLAIRE ou la Jeune Napolitaine, élégie. 89

LE GOLFE DE NAPLES, stances. 95

LE COLYSÉE, élégie. 101

LE LAC MAJEUR, stances. 111

LES NUAGES. 117

LE PAUVRE VIEILLARD, élégie sur la guerre d'Espagne de 1810. 125

LES DIOSCURES, hymne dans le genre grec. . . . 133

LES FEMMES, fragment. 137

LA PESTE, fragment. 139

LE LÉPREUX, poëme. 143

JUDITH, poëme. 161

L'ABOLITION DE LA TRAITE DES NOIRS, épître. . . 177

BATHILDE, élégie. 193
LE PRISONNIER, ode élégiaque. 197
LE PREMIER CHANT DE L'ILIADE, traduit en vers français. 207

FIN DE LA TABLE.

NAPOLÉON.

Chant Premier.

Le Glaive.

« JEUNE homme, lève-toi. Prends ce fer dans tes mains,
« Ce fer, digne instrument de tes futurs destins.
« Je t'adopte pour fils : sois digne de ta mère.
« Par d'immenses exploits cours éblouir la terre.
« L'hydre des factions t'attend pour l'étouffer.
« Règne ; au trône français que ta valeur t'élève.

« Va combattre, va triompher.

« L'avenir d'un héros repose dans son glaive. »

La victoire a parlé : le jeune homme combat.

Quel est-il ? dans quel rang puisa-t-il la naissance ?

Quelle couche de pourpre a bercé son enfance ?

Est-ce le fils d'un roi ? Non, ce n'est qu'un soldat.

Le voilà ce soldat grand homme

Qui de tous les héros et d'Athène et de Rome

Rassembla les talens divers,

Et, déjà vainqueur dans Arcole,

Vit sur son jeune front briller cette auréole

Dont l'éclat remplit l'univers.

Le voilà cet autre Alexandre

Que l'Égypte en deuil voit descendre

Au sein de ses ports envahis ;

L'oasis du désert se réveille à ses cris,
Et dans son royal mausolée
Il entend gémir désolée
La grande ombre de Sésostris.

Vaincu dans Aboukir, sous ses foudres rapides
L'Arabe tombe ou fuit aux sables de Memnon,
Et le vieux front des Pyramides
S'étonne de frémir au seul bruit de son nom.

Mais quelle pacifique armée,
De l'amour du savoir noblement enflammée,
Sous les cendres ou dort Memphis
Court du flambeau des arts rallumer les débris?
Le ciel n'a point de feux, le désert point d'obstacles
Qui fassent reculer ces conquérans nouveaux;
Sur le faîte des tours, dans le fond des tombeaux,
Partout l'antiquité leur livre ses oracles;

Le cercle du talent s'agrandit sous leurs lois;
Le compas du génie enfante ses miracles,
Comme le glaive enfante ses exploits.

Nobles Français, vous que déchire
L'impur vautour des factions,
Laissez parmi vos pleurs briller quelque sourire :
Le destin vous a faits les rois des nations.
En faveur de ce titre, oubliez les injures
Qu'imprime sur vos fronts l'erreur de vos enfans,
Et que leurs étendards autour de vos blessures
Étendent leurs plis triomphans.

O Lutèce, vois-tu l'Océan et la terre
Députer vers tes murs leur pompe tributaire!
Ce lion de Saint-Marc et ces coursiers d'airain,
Ces restes mutilés de l'étendard germain,
Ces turbans, ces mousquets, ces palmes de Syrie:

Voilà les trésors que sa main
Vient jeter en hommage aux pieds de la patrie.

Salut à ce drapeau qui, chéri des Français,
Fier de ses trois couleurs que la victoire avoue,
A Fleurus, à Jemmape, au Tabor, à Mantoue,
Marcha de succès en succès!
Il fut plus d'une fois tout blanchi de poussière,
Plus d'une fois le sang le rougit de ses flots;
Mais s'il perdit quelques lambeaux,
Il conserva toujours sa gloire tout entière.

Salut encor, salut à ces braves guerriers
Que l'Italie épouvantée
D'une course précipitée
Vit rouler en vainqueurs dans ses champs foudroyés?
Salut au chef qui les efface,
Comme le Saint-Bernard surpasse
Ces monts dont le sommet rampe au loin sous ses pieds!

Quel est cet heureux téméraire,
Qui, du Ciel aveugle instrument,
D'un seul geste imprime à la terre
Un soudain et long tremblement?
La terre a respiré durant ces jours d'attente
Où, roulant ses destins dans son âme flottante,
Il incline vers elle un front silencieux;
Mais sa base entière s'agite,
Lorsque, comme frappé d'une clarté subite,
Il relève ce front, olympe belliqueux,
D'où partent ces éclairs et ces grands coups de foudre
Qui sur le monde mis en poudre
Gravent son nom en traits de feux.

Le plus fougueux torrent vient mourir dans la plaine,
Le plus ardent coursier s'arrête hors d'haleine,
L'éclair est passager comme le tourbillon,
Le moissonneur lassé s'endort dans le sillon....

Napoléon lui seul, qui toujours se prodigue,
Médite à chaque instant quelques projets nouveaux;
Le calme l'inquiète et la paix le fatigue,
Et son sommeil actif rêve encor des travaux.
Sans la guerre pour lui que serait l'existence?
Rassembler, disposer, exciter ses soldats;
Multiplier partout ses ordres et ses pas,
Rapprocher d'un seul vol une vaste distance,
Tendre une avide oreille au bronze des combats,
S'enivrer de sa poudre et respirer sa flamme,
Immobile, rester sous le feu meurtrier,
Hasarder mille fois ses jours contre un laurier,
C'est là sa pensée et son âme,
C'est Napoléon tout entier.

Cet homme dont le cœur rassemble
Deux êtres ennemis qui combattent ensemble;
Ce héros, objet tour à tour

D'un aveugle respect et d'une envie immense,
D'une implacable haine et d'un fidèle amour;
Cet élu de la Providence,
Et cet envoyé des enfers;
D'une main tient un glaive et de l'autre des fers
Pour sauver et perdre la France.

France! lève à présent ton front enorgueilli ;
Sous les lois du consul tu renais affranchie;
Il arrache sa proie aux mains de l'anarchie;
Il parle, et du chaos la lumière a jailli.

Quels titres il se fonde à l'amour populaire!
Thémis doit à ses soins un code tutélaire,
Les autels un appui, les arts un protecteur.
Le commerce à sa voix ranime l'industrie,
Et du haut de sa gloire il entend la patrie
Le proclamer son bienfaiteur.

Deux siècles luttaient : il se nomme,
Et les deux siècles ennemis,
Tournés soudain vers un seul homme,
A sa voix s'arrêtent soumis.
Le juge ordonne qu'on se taise,
Il s'assied entre eux, il les pèse;
Mais leur poids hésite incertain....
Levé tout à coup, il s'élance,
Et d'un côté de la balance
Jette le glaive du destin.

Ce glaive en sa faveur fait pencher la couronne.
Son char, que de ses feux la victoire environne,
Vers le trône désert s'ouvre un chemin brûlant....
Mais entre ce char et ce trône
Que vois-je? Un cadavre sanglant!
La nuit, dans un fossé, sous le plomb régicide,
Un jeune héros innocent....

Peuple, de tout son règne un premier coup décide :
Son front s'est couronné de sang.

O douleur ! quelle était la vierge auguste et sainte
Qui cherchait à venger la sacrilége atteinte
Dont gémit sa chaste fierté ?
Elle s'armait.... son bras laissait tomber ses armes.
Elle criait.... sa voix expirait dans ses larmes.
France, c'était la liberté.

Deuxième Chant.

Le Trône.

Silence, liberté, cède à Napoléon.
Son bras s'est emparé de la pourpre absolue;
Du titre d'empereur l'Europe le salue.
Silence, liberté, tu n'es plus qu'un vain nom.

Oh! quel juste respect eût suivi sa mémoire
S'il n'eût pas, sur la foi d'un faux rêve de gloire,
Changé contre le sceptre un fer républicain;
S'il eût, des saintes lois maintenant l'équilibre,

Citoyen toujours grand d'un peuple toujours libre,
Gardé son rang plus beau que le rang souverain!

Est-il vrai que l'ombre du trône
Éteigne le courage et glace les vertus?
La République te couronne;
Tu peux régner, César, il n'est plus de Brutus.

Quoi! Dieu souffre un soldat sur le trône du monde!
Mortels, ne jugeons pas sa sagesse profonde.
Attendons.... un grand voile entoure un grand dessein;
Le nuage éclatant que son souffle balance
Promène long-temps en silence
L'orage endormi dans son sein.

Ton rang, Napoléon, n'est pas un simulacre;
Le Ciel lui-même le consacre;
Un prêtre souverain accourt pour t'y placer,

Et tu veux qu'à ton front il verse l'huile sainte,
Comme pour emporter l'empreinte
D'un sang qui sous tes doigts renaît sans s'effacer....

Mais est-il des remords que le sceptre n'apaise ?
Du bruit de tes succès cherche à couvrir leur voix.
A l'aspect de ton fer que l'univers se taise!
Sois le géant qui passe en renversant les rois.
Entre tous les États rends la France célèbre.
Sous le riant azur du ciel napolitain,
Sur le doux rivage de l'Ebre,
Ou sur les bords glacés du Danube lointain,
Lorsque le voyageur qui parcourt leur distance
Demandera le nom d'innombrables pays,
Qu'il demeure long-temps surpris
Lorsqu'on lui répondra : La France.

Triomphe, et que dans l'avenir

La grandeur des Français se prolonge infinie.
Si le sceptre du monde appartient au génie,
Ne doit-il pas t'appartenir?

Déjà Rome et les sept collines
Courbent leurs majestés divines
Devant un seul de tes succès,
Et l'aigle romain qui s'envole,
Vieux transfuge du Capitole,
Le cède au jeune aigle français.

Sur des trônes lointains tu disperses tes frères;
Leurs rois dépossédés rampent tes tributaires;
Et du haut de ton char les foulant sous tes pieds,
Ton dédaigneux orgueil, qui de leurs maux se joue,
Fait tomber en courant la poudre de sa roue
Sur leurs bandeaux humiliés.

Hélas! pourquoi faut-il que dans ton âme avide
Ta vaine ambition dévore l'univers?
Cette âme est l'urne des enfers,
Que l'eau remplit toujours et laisse toujours vide.
Quels sceptres manquent à ton bras,
Napoléon! Le Ciel, ami de tes conquêtes,
Ne fait-il pas éclore à tes yeux, sous tes pas,
Des soleils pour toutes tes fêtes,
Des palmes pour tous tes combats?

Vois-tu déjà pâlir cette gloire immortelle
Dont Austerlitz te couronna?
Ta renommée expire-t-elle
Des échos de Wagram aux échos d'Iéna?
Cette ombre autrefois redoutée,
L'ombre de Frédéric dans sa tombe insultée
N'a-t-elle pas frémi,
Lorsque son épée indignée

Pour la première fois sentit sur sa poignée
La main d'un ennemi ?
Le jeune successeur que le Seigneur te donne
N'a-t-il pas vingt débris de sceptre et de couronne
Pour servir de jouet à ses royales mains,
Comme aux yeux des vieillards l'enfant de Babylone
Brisait en s'amusant les vases des lieux saints ?
Ton nom a-t-il besoin d'une splendeur nouvelle ?
La gloire à le redire a fatigué sa voix.
Thémis sous son appui met le livre des lois.
Des prêtres du Seigneur l'élite solennelle
Le mêle aux chants pieux voués à tes exploits.
Chaque jeune soldat l'implore
Lorsqu'il court préluder aux sanglans jeux de Mars,
Et les vieux grenadiers le murmurent encore
En mourant sur leurs étendards.
Talisman de succès porté par le courage,
Du Tibre au Niémen, du Niémen au Tage,

Partout il s'élance vainqueur.
Le monde pour son vol semble manquer d'espace;
Mais il n'est pas doté de sa plus belle place,
O peuple! il n'est pas dans ton cœur.

. . . . . .

Ce peuple qui maudit tes gloires insensées
N'obtiendra-t-il jamais entre tant de pensées
Une seule pour son bonheur?
N'est-ce qu'avec du fer qu'on moissonne l'honneur?
Sur tes plus beaux lauriers que de pleurs funéraires
Font compter tes exploits par les larmes des mères!
Ta gloire est un fardeau qui pèse à tes sujets,
Et vingt ans de combats ont plaidé pour la paix....
La paix! Si tu la veux, ce n'est que dans la tombe.
Tu l'auras.... Le Seigneur s'est retiré de toi.
Il souffle et le colosse tombe;
Tu n'es plus rien : Dieu seul est roi.

Que te servirait de combattre?
Un mot suffira pour abattre
L'humble orgueil du faible géant
Qui, le front meurtri de couronnes,
Roulera de trônes en trônes
Dans les abîmes du néant.

Il n'est plus temps. Déjà, de ton joug menacée,
L'Espagne contre toi tout entière amassée
Se lève.... Elle combat. L'antique Escurial
Jusqu'aux murs du Kremlin fit courir le signal,
Et Burgos alluma l'étincelle hardie
Qui lance sur Moscou l'héroïque incendie :
Tels sous le poids des monts deux volcans désastreux
Par un secret chemin correspondent entre eux,
Et de ce couple ardent la flamme souterraine
D'un univers à l'autre étend sa longue chaîne.

Aveugle conquérant, qui jusqu'au dernier jour
Du sceptre européen rêveras la chimère,
Aux enfans du Volga tu cours jeter la guerre;
Tu voles.... Quel départ! mais aussi quel retour!
Là, tous les élémens unissant leur menace
Contre ton génie épuisé;
Ici, les feux tonnans du Kremlin embrasé;
Plus loin, ces guerriers dont l'audace
Pour la première fois peut-être s'étonna,
Sur des gouffres de neige et des tombeaux de glace
Succombant ou perdus dans la Bérésina;
Des flots de sang mêlés aux adieux dans les larmes;
Partout le désespoir; plus d'ordre, plus de rangs;
Les chemins envahis d'hommes, de coursiers, d'armes;
Mille chars comblés de mourans;
Ces débris de soldats dont l'Europe est semée
Remplissant les déserts de cris plaintifs et longs,
Et suivant quelques bataillons

Qu'on nomme encor la Grande-Armée;
L'épouvante, le deuil, la fuite, le trépas;
Dans nos remparts qu'en vain notre gloire protége
Tout le Nord déchaîné précipitant ses pas:
Tel est l'effroyable cortége
Que tu traînes dans tes Etats.

Dieu! sur les bords du Rhin quelle femme indignée,
Te découvrant son cœur percé de coups nombreux,
Pâle de sa souffrance et de larmes baignée,
En te tendant les mains, jette un cri douloureux?
C'est la patrie. « Arrête! a-t-elle dit. Ton crime
« Revient-il dans la France achever ta victime?
« Que veux-tu? Mes trésors? tu me les as ravis.
« Mes enfans? ton fer les déchire.
« Comme une mère en deuil, j'ai le droit de te dire :
« Mes fils ne sont plus, et tu vis!
« Crois-tu donc qu'en toi seul tout l'empire repose!

« Adieu! sous tes drapeaux je ne puis demeurer.
« Tu trahis tes sujets, et je défends leur cause.
« Va te perdre, je vais pleurer. »

Insensé, dont l'orgueil n'a foi que dans tes armes,
Tu méprises la voix de la patrie en larmes;
Mais ce peuple-héros que ton joug fatigua
Te fuit.... Ton heure approche, et l'onde de la Seine
Réfléchit ces drapeaux qu'une plage lointaine
Voyait flotter sur le Volga.

D'un regard confiant ne suis plus cette étoile
Qui, se couvrant d'un sombre voile,
Pâlit et meurt dans l'horizon.
Contre ton propre sort c'est toi seul qui conspires!
Tu traversas donc tant d'empires
Pour marcher vers une prison!

En vain, libre de tes entraves,

Nous courbant en espoir sous ton sceptre d'airain,
Tu reviens, escorté de tes douze cents braves,
Remonter sans combat vers ton rang souverain.
L'armée, et non le peuple, a juré sa défense.
Ce peuple que ton nom offense
Flotte en deux partis divisés!....
Ah! si la France entière eût servi ton génie,
Contre la France réunie
Le monde se serait brisé.

Compagnons d'un héros, vous ses frères de gloire,
Son astre en s'éteignant jette encore de l'éclat;
L'honneur vient couronner votre dernier combat.
Une belle défaite est sœur de la victoire.
Pleurez pourtant, pleurez! Le fer de l'étranger
S'est fait jour au cœur de la France.
Si de tous vos exploits il veut tirer vengeance,
Qu'il sera long à se venger!
Pleurez le conquérant déchu de sa conquête.

La royauté, l'exil, le succès, la défaite,
Voilà par quel destin un seul homme a passé!
Deux fois élancé jusqu'au faîte,
Du faîte deux fois renversé,
Il tombe.... Quelle chute à sa chute est pareille!
Cent tyrans au lieu d'un s'arrachent l'Univers;
Et tous ces rois captifs, affranchis de la veille,
L'ont chargé de leurs propres fers.

Despotes couronnés des pompes souveraines,
Qui ne laissez tomber sur le peuple à genoux
Que les mots du mépris ou les yeux du courroux,
Écoutez, écoutez : car le bruit de ces chaines
Retentit assez haut pour monter jusqu'à vous.
Ces chaines vous crîront qu'elles vengent l'outrage
Qu'au front de vos sujets imprime l'esclavage;
Qu'un peuple généreux, né pour la liberté,
Appui du sceptre, a droit d'en être respecté,

Et qu'un trône oppresseur, fondé sur l'injustice,
Chancelle à chaque instant au bord d'un précipice.
Puisse un tel cri percer la voix de vos flatteurs!
O rois, fuyez l'abîme où cette voix entraîne ;
Ne lui demandez pas ses conseils corrupteurs:
N'interrogez que Sainte-Hélène.

Troisième Chant.

Le Tombeau.

Il vécut: l'Europe étonnée,
Muette encor d'un vieil effroi,
Médite sur la destinée
Du soldat qui s'est créé roi.
Quand vit-elle une âme guerrière
Dans une si vaste carrière
Se conquérir un si beau rang;
Et quand verra-t-elle un monarque

Effacer la sanglante marque
Que laissa son pas conquérant ?

Comme un grand cèdre qui succombe,
Comme un astre éclatant qui tombe,
Le héros descend au cercueil.
Pleurez le cèdre au vaste ombrage,
Pleurez l'astre au brillant passage;
Terre et cieux, voilez-vous de deuil.

Pourquoi donc, ô voix sépulcrales,
Saint cortége, pompes royales,
Tardez-vous à l'ensevelir ?
Ouvrez, sombres caveaux, l'enceinte solennelle
Où dans leur troupe fraternelle
Soixante rois français sont prêts à l'accueillir.
Soldats, inclinez vos bannières;
Prêtres, murmurez vos prières;

Peuples, frappez les airs de lugubres accens;
Apportez des flambeaux, des voiles, de l'encens,
Des vœux.... Non, reprenez tous vos dons funéraires :
Sa cendre ne doit pas dormir parmi ses frères.
Cet infatigable guerrier,
Qui promena vingt ans son glaive aventurier,
Imprima sur son siècle une profonde trace,
Du fracas de sa gloire étourdit les humains,
Et, toujours élancé plus haut que ses destins,
A l'Univers entier demanda plus d'espace,
Le voilà, dans son abandon,
Étendu sous un peu de terre,
Sans faste, sans honneurs, tel qu'un homme vulgaire
Qui passa sans avoir de nom.
Une pierre a marqué sa dernière demeure;
Un jeune saule en deuil y verse ses rameaux,
Et sur ce bord désert, insensible à ses maux,
C'est le seul ami qui le pleure.

Une île avait vu naître, une île a vu périr
Ce héros dont la destinée
Franchit l'immensité de la mer étonnée,
Mais non pas pour la conquérir.
Il semble que le dieu de la terre et de l'onde,
Pour châtier son fol orgueil,
Ait voulu séparer de l'empire du monde
Son berceau comme son cercueil.....

Eh! quel roi parvenu dont le sceptre suprême,
Attribut d'un pouvoir jusque alors inoui,
Répand tant de splendeur sur le monde ébloui,
N'en serait ébloui lui-même?
Souvent cet imprudent pasteur
Qui d'un mont escarpé seul a franchi la cîme,
Pour en contempler la hauteur,
Se retourne, se penche, et roule dans l'abîme :
Tel frappé de vertige en son vol déréglé,

Il ne put soutenir sa grandeur solitaire;
Son regard de trop haut s'abaissait sur la terre
Pour ne pas en être aveuglé.

Mais le blâme au tombeau doit-il encor l'atteindre?
Sous l'appui de la mort laissons-le reposer.
Hommes, ayons toujours une âme pour le plaindre;
Citoyens, n'ayons plus de voix pour l'accuser.
N'armons plus contre lui l'ombre de ses victimes;
De la patrie esclave oublions la douleur.
Ses erreurs, ses fautes, ses crimes,
Un titre efface tout, ce titre est le malheur.

Combien son généreux courage
Grandit en présence du sort!
Que de fois son rocher sauvage
Le vit mourir avant sa mort!
Loin du monde vivant errer comme un fantôme,

Lorsque chaque soleil penchait vers son déclin,
Le front baissé, les bras croisés contre son sein,
Plaindre un jour écoulé sans abattre un royaume,
Sans fonder un trône nouveau,
L'oubli, le repos, le silence,
Était-ce encor là l'existence?
Non, c'était déjà le tombeau.

O triomphes perdus! ô grandeur éclipsée!
Votre image toujours poursuivait sa pensée.
Dans son sommeil rêveur il croyait voir encor
Vers le soleil de la victoire
L'aigle, long-temps captif, reprendre son essor.
Mille songes, brillans de gloire,
De ses vieux jours guerriers ranimaient la mémoire.
Il entendait hennir son coursier belliqueux,
Qui d'un pied dévorant semblait brûler la terre,
Comme s'il volait orgueilleux

De porter le dieu de la guerre.
Sous ce manteau, noirci par la poudre du camp,
Parmi le bruit des chars, le clairon des alarmes,
L'éclat du fer, le choc des armes sur les armes,
Sur des monceaux de morts, dans des fleuves de sang,
Il courait, ou, de loin envoyant l'épouvante,
Dirigeait le combat dans sa marche savante,
Et fixait d'un coup d'œil le sort de l'Univers;
Lorsque, haletans de carnage,
Ses soldats, de sang tout couverts,
Des étendards captifs lui consacrant l'hommage,
Jetaient avec leurs cris leurs casques dans les airs....
Il triomphait! O rêve! ô gloire mensongère!
Quel bruit à son sommeil le venait arracher?
Hélas! c'était le bruit de la vague étrangère
Qui se brisait sur son rocher.

Poursuis, noble Albion; outrage ta victime;

Punis-la bien: son cœur te croyait magnanime.
Compte-lui ses instans, mesure-lui ses pas,
Et viens d'un œil joyeux épier son trépas.
Tu peux briser ses jours, mais non pas son audace :
Comme au temps où son fer luttait avec ton or,
Tout chargé de liens, ton captif te menace,
Et ses bras désarmés t'épouvantent encor.

Du moins, avant que dans la tombe
Un avenir de rois s'engloutisse avec lui,
Sa tête mourante qui tombe
Dans la main des Français trouve un reste d'appui.
Honneur à tout sujet fidèle
Qui, gardant au malheur un même dévoûment,
D'une foi sans salaire héroïque modèle,
N'a servi qu'une cause et prêté qu'un serment!

Honneur surtout à chaque brave

Qui se montre plus glorieux
D'accompagner son maître esclave
Que l'étranger victorieux!
L'exilé retrouve un langage
Qui sur le plus lointain rivage
Semble transporter son pays,
Et l'Europe entière s'étonne
De voir un souverain sans trône
Entouré de quelques amis.

Amitié! ta douce parole
Est un baume puissant qui charme ses revers.
On dirait quelquefois qu'un seul mot le console
De la perte de l'Univers.
Tel le sombre enfant des Atrides,
Las de lever au Ciel ses deux mains parricides,
Déserteur de l'autel vainement supplié,

Se sauvait du courroux des noires Euménides
Entre les bras de l'amitié....
Eh! n'a-t-il pas d'Oreste égalé la furie ?
Entraîné comme lui par l'aveugle destin,
N'a-t-il pas sur sa mère osé porter la main ?
N'a-t-il pas frappé sa patrie ?
O ma voix, qu'as-tu dit? Tais-toi. N'oublions pas
Le respect solennel promis à son trépas.
Gardons-nous d'insulter qui ne peut se défendre.
Vivant, nous l'accusions; mort, épargnons sa cendre.
Sa gloire a reconquis toute sa pureté.
Le tyran disparaît, le grand homme est resté.

Napoléon, ô toi dont la vaste existence
Agita, remua, changea le monde entier,
Puisses-tu maintenant reposer en silence
Sous les rameaux en pleurs du saule hospitalier!

Dans le funèbre asyle où ta gloire rayonne,
Que la haine vaincue éteigne son flambeau.
Elevé par le glaive, abattu par le trône,
Sois protégé par le tombeau.

LE SIÉGE DE LYON

EN 1793,

POËME LYRIQUE *.

« MARCHONS, et dans la France entière
« Promenons le glaive et le feu;
« Jetons la torche incendiaire
« Sur les palais des rois et les temples de Dieu.

« Que notre volonté suprême,
« S'élevant au-dessus de l'Éternel lui-même,
« Devienne le destin!

* Ce poëme a partagé le prix décerné par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Lyon, dans sa séance publique du 31 août 1825.

« Dispersons au loin les alarmes;
« Énivrons-nous de sang, abreuvons-nous de larmes,
« Gorgeons-nous de butin.

« Malheur à la cité qui ne veut pas se rendre!
« Qu'elle n'offre en ses murs en cendre
« Que des débris épars,
« Et que l'œil étranger, déplorant son ravage,
« Demande un jour sur quel rivage
« S'élevaient ses remparts. »

Ainsi hurlaient, de meurtre et de pillage avides,
Des ramas de brigands qui s'appelaient soldats,
Et leurs mains, déjà régicides,
Sur les murs de Plancus balançaient le trépas.
Tandis que l'étranger envahit nos frontières,
Vont-ils de nos foyers lui disputer l'accès?
Ils courent égorger leurs frères,

Et Français, ils n'ont soif que du sang des Français.
Que demande leur chef? Quel besoin de vengeance
Arme son bras du fer de la destruction?
Il veut des flots de sang pour laver une offense;
C'est au républicain à venger l'histrion. *
Traîtres! qu'espèrent-ils d'un perfide message?
Les biens promis par eux enfantent trop de maux;
Leur liberté, c'est l'esclavage;
Leur paix, c'est la paix des tombeaux.

O peuple de héros et bientôt de victimes,
Pourquoi tant d'ennemis déchaînés contre toi?
A leurs yeux quels furent tes crimes?
Tes crimes!.... Tu pleuras ton roi.
Enorgueillis-toi de ces larmes!
Il est beau de s'unir au parti du malheur;
Il est beau de ceindre les armes,

* Collot-d'Herbois.

Quand la mort est la palme offerte à la valeur.
Au crime triomphant refuser son suffrage,
Entourer d'un fidèle hommage
Les débris du trône abattu,
Combattre pour son prince et venger sa mémoire,
Mourir enfin...., est-ce la gloire?
C'est mieux encor: c'est la vertu.

Sans secours étrangers qui gardent tes murailles,
O Lyon, pourras-tu du char des funérailles
Repousser loin de toi les assauts triomphans?
Oui, contre les brigands dont les fureurs t'assiègent
De vivans remparts te protègent,
Et ces remparts sont tes enfans.

Du commerce et des arts ô superbe patrie!
Quitte les instrumens de ta riche industrie.
Des tambours, des mousquets, des bronzes meurtriers,

Voilà quel appareil remplit tes murs guerriers.
Aux armes ! A ce cri ta jeunesse enflammée
Court d'un rivage à l'autre au-devant des bourreaux.
Un peuple devient une armée,
La vierge une héroïne, et l'enfant un héros.

Femmes ! quel dessein vous rassemble ?
Un amour inquiet, un généreux courroux,
Dans vos yeux éclatent ensemble ;
Jusqu'au champ du combat vous suivez vos époux ;
Puis, implorant dans la retraite
Le Dieu qui donne seul la gloire ou la défaite,
Vous courez demander qu'ils reviennent vainqueurs,
Et vous rendez hommage à ces royales fleurs
Dont la faux populaire a cru briser la tige,
Mais qui, se conservant par un divin prodige,
Vivent sur une tombe et croissent sous des pleurs.

Déjà le signal de Bellone,
Depuis les monts dont se couronne
Le front de l'antique cité,
Frémit jusqu'au pont où le Rhône
Au cours paisible de la Saône
Unit son cours précipité.

Le bronze rapide
De sa bouche avide
Vomit le trépas,
Tandis que la bombe
Part, s'élève et tombe
En bruyans éclats.
L'arsenal s'embrase
Et sa chute écrase
Ses gardiens surpris.
Les remparts s'écroulent,

Et les ondes roulent
D'informes débris.

Comme la faux étincelante
Fait tomber l'épi des sillons,
La guerre d'une main sanglante
Court moissonner les bataillons.
Que de phalanges renversées!
Combien de fureurs exercées
Sur des cadavres ennemis!
Dans le sang chaque parti nage....
Triomphe, ô démon du carnage!
Humanité, pleure et frémis!

Frémis! l'asyle où la pitié console
Le pauvre infirme et le vieillard mourant,
N'arrête pas le ravage qui vole
Avec le bronze ou le feu dévorant.

Ce drapeau noir dont la sainte présence
Des malheureux protége ailleurs le sort
Semble un signal qui dans l'air se balance
Pour appeler l'incendie et la mort.

Eh quoi ! vos nobles adversaires,
Dans ces refuges bienfaisans,
Aux vaincus, devenus leurs frères,
Offrent leurs soins compatissans;
Et vous, tigres à forme humaine,
Votre flamme encor se promène
Sur cet hospice généreux !
A vos fureurs mettez un terme:
Vos propres soldats qu'il renferme
Vous demandent grâce pour eux.

O d'un pieux secours horrible récompense!
L'assassinat, voilà votre reconnaissance !

Quand de l'humanité vous outragez les droits,
Après avoir banni de leurs retraites sombres
Ces restes qui furent des rois,
Barbares! voulez-vous, armés contre leurs ombres,
Tourmenter leur mémoire une seconde fois!

De quel deuil ta grande âme a dû gémir frappée,
Henri, toi qui, sachant combattre et secourir,
Roi, contre des ingrats déployais ton épée,
Homme, leur présentais du pain pour les nourrir!
Du moins, pour reposer tes yeux lassés du crime,
Contemple dans ces murs ce peuple magnanime;
Admire son humanité.
Est-il un plus bel assemblage
De bienfaisance et de courage,
D'honneur et de fidélité?

Vois-tu ce héros intrépide

Qui, toujours immobile au poste du danger,
Près des lis foudroyés par le plomb régicide,
Parmi leurs défenseurs accourut se ranger.
Ce héros, quel est-il? Son front brille d'un lustre
Qui par la main des temps ne peut être obscurci,
Et la gloire à côté du nom le plus illustre
A placé le nom de Précy.

Précy, que ne peut ton exemple!...
Mille jeunes héros, jaloux de t'imiter,
Fiers du témoin qui les contemple,
Dans leur gloire à grands pas vont se précipiter.

Vers quels bords, à travers la nuit silencieuse,
Courent ces deux nageurs? *
Sur ces vastes chantiers leur main audacieuse
Lance des feux vengeurs,

* Laurençon et Dujast.

Et le Rhône, étonné d'avoir vu l'incendie
Voyager sur ses flots,
Admire avec respect l'entreprise hardie
De ce couple héros.

Triomphe, ô ma patrie!... * Hélas! reprends tes larmes.
L'olivier à la main, vois tes soldats sans armes
Marcher vers l'ennemi sans crainte du danger.
Par des mots bienveillans et par un doux sourire
Dans ses rangs entr'ouverts l'ennemi les attire,
Et c'était pour les égorger!

Salut et gloire à tant de braves,
Qui, rougissant de vivre esclaves,
Dans le sein du trépas cherchent la liberté!
L'autel de la patrie est fier de l'hécatombe;

* L'auteur est né à Lyon.

Leur nom ne descend pas dans la nuit de la tombe :
Il monte à l'immortalité.

Gloire, gloire surtout au chef qui les anime !
S'immoler pour leur cause est son plus doux espoir.
Ce que Lyon proclame un dévoûment sublime,
Il ne l'appelle qu'un devoir.
Ce courage, hélas ! inutile,
Saura-t-il s'affranchir des maux qu'il sait braver ?
Oui, son bras eût sauvé la ville,
Si quelque bras mortel avait pu la sauver.

La fureur des partis dont Lyon est la proie
Creusera sourdement l'abîme sous ses pas ;
Plus d'un nouveau Sinon de la nouvelle Troie
Conspire le trépas.
Chaque heure, chaque instant, avancent sa ruine.
D'armes et de trésors Mars épuisa son sein,

Et les cris supplians de la pâle Famine
Lui demandent du pain.

Pourquoi prolonger une lutte
Où périra ta liberté?
Peuple immortel, préviens ta chute;
Cède au cri de l'humanité.
Vois ces épouses désolées,
Vois ces mères échevelées
T'entourer en criant : La paix !
A ce cri ta gloire s'oppose,
Dis-tu. La gloire est dans la cause;
Elle n'est pas dans le succès.

Console-toi, noble victime.
Tu perds tout, excepté l'honneur.
Quand la victoire est pour le crime,
On doit s'applaudir du malheur.

Le tribunal de l'anarchie,
Souillant la majesté des lois,
Condamne en vain la monarchie....
Ta mort plaidera pour tes rois.
La royauté, qui fuit de larmes inondée,
D'un si beau sacrifice accepte le tribut,
Et des rives du Rhône aux champs de la Vendée
Un sang fidèle et pur coule pour son salut.

O cité dont l'Europe admire le courage,
Le char de la Terreur roule dans tes remparts,
Et cent mille brigands désignent au ravage
Les temples, les palais, les chefs-d'œuvre des arts.
Tes antiques maisons, à la flamme échappées,
Par le marteau d'argent d'heure en heure frappées,
S'ébranlent, et leurs toits succombent abattus....
Ton nom seul te restait....: ce nom même n'est plus.
C'en est donc fait! tu meurs!... Tel, entre un double fleuve,

Un lion, assailli par de nombreux serpens,
Dont la langue en espoir de carnage s'abreuve,
Long-temps debout, insulte à ces monstres rampans,
Cède; et la troupe avide, à la nage élancée,
Autour de sa victime enlaçant ses anneaux,
Les yeux rouges de flamme et la crête dressée,
Ivre de tout son sang qui ruisselle à longs flots,
De son corps déchiré disperse les lambeaux.
O vile trahison! ô noble confiance!
Vous demandiez la paix: la paix a sa vengeance.
Peuples! vos ennemis, maîtres de votre sort,
Vous promirent la vie.... ils vous donnent la mort.
Mais les cruels tyrans font les martyrs sublimes,
Et les grandes vertus naissent près des grands crimes.
Sous le feu meurtrier de vos lâches bourreaux
Vous triomphez encor, vous mourez en héros.
A l'aspect du trépas vos fronts demeurent calmes,
Et Dieu même préside à vos derniers soupirs.

Anges, prenez vos luths! vierges, tressez vos palmes!
Cieux, agrandissez-vous! Place aux nouveaux martyrs!

Pour nous, qu'un tel accord de revers et de gloire
Fait gémir de douleur et tressaillir d'orgueil,
Français, soldats, chrétiens, honorons leur mémoire ;
Qu'un monument expiatoire
Console leurs mânes en deuil.
Sur cette même place où, meurtris de leurs chaînes,
Tous, enfans ou vieillards, citoyens ou guerriers,
Sous les foudres républicaines,
Holocaustes sanglans, ont péri par milliers,
Que les débris épars de tant de morts célèbres
Reposent réunis dans les urnes funèbres;
Plaçons dans un tombeau, comme sur un autel,
Les ossemens sacrés de leur chef immortel.
Aux champs de la valeur si son bras invincible
Guidait jadis leurs bataillons,

Puisse son cœur dormir paisible
Près du cœur de ses compagnons!
Dans ces retraites solennelles
Venons souvent prier leurs ombres fraternelles.
Si le Temps, dont le char roule éternellement,
Dans son vol destructeur brise ce monument,
Consacrons-leur du moins un temple vénérable,
Où leur nom vivra plus durable
Que ces noms fastueux gravés par le burin
Sur le marbre éphèmere ou le fragile airain;
Un temple où ces martyrs, chers à toute la France,
D'âge en âge verront leur souvenir vainqueur
Recueillir un tribut immense
De gloire, de respect et de reconnaissance....
Quel est ce temple? Notre cœur.

VENISE,

POËME LYRIQUE *.

Venise, 1824.

BATELIER, reçois-moi dans ta noire gondole;
Comme un trait fugitif que ta nacelle vole
Avec rapidité,
Et m'arrache à ces bords, qui, veufs de leur idole,
Pleurent la liberté.

Liberté! tu fondas cette cité-navire
Qui par enchantement sortit du sein des flots;
Toi seule, asservissant la mer à ton empire,
D'un ramas de bannis fis un peuple héros.

* Ce poëme a remporté le prix décerné par l'Académie de Cambrai, dans sa séance publique du 16 août 1825.

Par toi, ce peuple altier, géant dès sa naissance,
Sur l'ancre du commerce établit sa puissance;
Tous ces marchands guerriers, accourus sur tes pas,
Promenèrent ton nom de climats en climats,
Et du noble artisan l'active indépendance
Sur une aride plage enfanta l'abondance.

Salut, fille des mers! salut, nouvelle Tyr!
Des bords du Tanaïs et des remparts d'Ophir
Tu vois tes flottes opulentes
Sur tes rives étincelantes
Te verser une pluie et d'or et de saphir,
Et tu vois dans tes ports l'univers accourir.

Où vont tous ces héros dont l'élite immortelle
Semble voler sur l'aile
Du lion de Saint-Marc?
Tous suivent un vieux chef, jeune encor de vaillance,

Qui dans ses mains balance
Le glaive et l'étendard.

Ils menacent Bysance, et Bysance soumise
Passera dans Venise
Avec tous ses trésors.
Que de beaux monumens, que de chefs-d'œuvre antiques
Les flots adriatiques
Déposent sur ces bords!

La victoire a placé sur cette porte sainte
Ces coursiers de Corinthe,
Prix d'un seul jour d'exploits,
Qui, sur le sol français destinés à paraître,
Seront fiers de leur maître
Pour la première fois.

Le puissant dieu des arts triomphe de Neptune;

Il commande, et partout où rampait la lagune,
Le faîte d'un palais s'élève dans les airs;
La Vierge voit partout adorer son image,
Et le temple, chargé de cent trésors divers,
Sur ses colonnes d'or semble en porter l'hommage
Au roi de l'Univers.

Véronèse et Titien, chefs d'une illustre école,
Animant chaque objet du feu de leurs pinceaux,
Jettent la vie et la parole
Sur d'impérissables tableaux.

Ici, Palladio, qu'un beau talent inspire,
Dressant le marbre en temple et le jaspe en autel,
Grave sur l'or et le porphyre
L'empreinte d'un nom immortel.

Là, Pétrarque, enrichi d'une utile conquête,

Vouant un legs pieux à la postérité,
Assure une docte retraite
Aux débris de l'antiquité.

Plus loin, de son exil vengeant l'ignominie,
Galilée, élancé sur ce faîte orgueilleux,
Avec les armes du génie
Arrache les secrets des cieux.

O noble patrie
Du luxe et des arts,
L'ardente industrie
Vit dans tes remparts.
D'une arche agrandie
La coupe hardie
S'étend sur les flots;
Le marteau résonne;
Le pin se façonne

En légers vaisseaux.
Tes ports s'embellissent;
Tes voiles frémissent
Dans mille canaux.
L'urne du commerce
Chaque jour te verse
L'or de l'univers;
L'Europe conquise
Proclame Venise
La reine des mers.

O vieil enfant de la victoire,
Peuple, hâte-toi d'en jouir.
Bientôt ce fantôme de gloire
Dans l'ombre va s'évanouir.
Malheur à l'Etat immobile
Qui, par son siècle devancé,
Languit, imitateur servile

Des abus du siècle passé!
Malheur à toi, vainqueur de l'onde,
Qui prétends régner sur le monde,
Quand tu lui restes étranger!
Crains l'âge nouveau qui commence,
Et dans ce changement immense
Repens-toi de ne pas changer.

Pourquoi cet appareil mystérieux et sombre
Dont trois inquisiteurs voilent encor Thémis?
Pourquoi tous les arrêts de ce conseil des Dix
Rendus dans le silence, exécutés dans l'ombre?
Pourquoi ces noms jetés dans ces gueules de fer,
Ce noir pont des soupirs, ces cachots sous la mer,
Ces sanglans chevalets, cette longue torture
Qui fait à la souffrance avouer l'imposture,
Le poignard abrégeant les lenteurs du poison,
Et cet art qui, plaçant la vertu près du crime,

Joint le chant des bourreaux au cri de la victime
Et l'éclat d'un palais au deuil d'une prison?
Combien de fois, hélas! sous ces arceaux funèbres,
Le malheureux, perdu dans leurs vastes ténèbres,
Poussant à peine un faible et long gémissement,
Sous le cordon muet expira lentement,
Tandis que, l'insultant par le bruit d'une fête,
Ses meurtriers chantaient et dansaient sur sa tête!

Tremble, injuste Sénat, de trahir ton devoir!
Tout pouvoir doit périr par l'abus du pouvoir.
Au moment du péril, ton aveugle démence
Sur tes concitoyens fonde en vain ta défense:
Tu haïssais le peuple, et le peuple à son tour
Pour des cœurs sans pitié montre un cœur sans amour.
Travaillé dès long-temps d'une lutte intestine,
Tu portais dans ton sein ton germe de ruine.
Ce colosse imposant que ta main ébranla,

Que faut-il pour l'abattre ? Un souffle.... Le voilà !

Le soldat empereur, né pour ton esclavage,
Précipite vers ton rivage
Ses aigles au vol indompté.
Ta faiblesse est sa force, et son bras va t'instruire
Qu'un seul jour suffit pour détruire
Treize siècles de liberté.

Venise ! ainsi périt cette puissance antique,
Et ton beau nom de république
N'a plus d'écho pour retentir.
Un orage, en passant, brise ton front superbe;
Ton front disparaît comme l'herbe
Sous le flot qui vient l'engloutir.

Devant tes pavillons la mer faisait silence,
Et dans une lâche indolence

Elle voit tes ports sommeiller !
Ton lion s'envolait aux plus lointaines rives,
Et sur ses deux ailes captives
Il dort pour ne plus s'éveiller !

Où sont tès nuits de joie et tes jours de conquêtes,
Ce cortége de rois que tu traînais aux fêtes
Du temple de Saint-Marc,
Du masque aux cent couleurs la bruyante folie,
Et ces pas amoureux sur la dalle polie
Cadencés avec art?

Que deviennent ces jeux où tes vierges voilées,
Sur leur balcon moresque à l'envi rassemblées,
Applaudissaient en chœur,
Lorsque leurs yeux, perçant les plis de la zendale,
Impatiens témoins de la joûte rivale,
Saluaient le vainqueur ?

Du trésor de ses chants la gondole est avare;
Les sons harmonieux du cygne de Ferrare
N'animent plus les airs;
On n'entend plus ces chœurs dont la voix réunie
De l'octave alterné prolongeait l'harmonie
En courant sur les mers.

Triste et portant du deuil la couleur sépulchrale,
La gondole est semblable à la barque infernale
Du fleuve de la mort,
Où le nocher muet, courbé sur ses deux rames,
Passe éternellement le peuple errant des âmes
De l'un à l'autre bord.

Le Bucentaure, oisif sur la rive indignée,
Ne va plus tous les ans unir la destinée
Du couple souverain,
Et de l'anneau ducal plaignant encor la perte,

L'Adriatique, au fond de sa couche déserte,
Pleure sur son hymen.

Quelle honte te couvre et quel deuil t'enveloppe,
Peuple esclave! Ton nom périt sans défenseurs.
Cet arsenal, jadis la terreur de l'Europe,
A-t-il vomi ses feux contre tes oppresseurs?
Le vieux gardien de son entrée
A-t-il mieux sauvé tes enfans
Qu'il n'a protégé le Pyrée
Contre tes aïeux triomphans?
Non : des pas étrangers profanent son enceinte;
Les ordres de la haine, imposés à la crainte,
De tes chantiers muets suspendent les travaux;
Plus d'airain qui frémisse ou de feu qui s'allume;
Tu n'entends plus de loin dix mille bras rivaux
Faire crier la scie ou retentir l'enclume;
Et, veuve de ses arts, ton antique cité

Meurt dans la solitude et l'immobilité.

Quels triomphes nouveaux sont promis à l'histoire ?
Le laurier de Lépante a-t-il un rejeton ?
Réponds : quels monumens attestent ta victoire ?
Des débris de mousquets rouillés comme ta gloire,
Des lambeaux d'étendards flétris comme ton nom.

Ta vaillance, autrefois si féconde en prodiges,
Laisse dormir son fer vainqueur.
Qu'importe qu'un vain marbre en garde les vestiges,
Lorsqu'elle est morte dans ton cœur ?

Ces palais, vieux témoins de ta splendeur passée,
N'ont plus de voix qui parle à ton âme glacée ;
Le bâton du Germain te frappe impunément
Aux lieux où Frédéric courba sa tête altière,
Et, des pieds d'un pontife adorant la poussière,
Proclama ta grandeur par son abaissement.

Quoi! de leur palme triomphale
Tes aïeux vainement t'ont légué les débris!
Comme ils doivent rougir de l'immense intervalle
Qui les sépare de leurs fils!

Peuple de la valeur, des arts et du génie,
Lève-toi, lève-toi contre la tyrannie,
Remonte vers ton rang aux yeux de l'Univers;
Ou si ton faible bras ne peut briser tes fers,
Sous tes remparts détruits, sous tes palais en cendre,
Pour fuir tes oppresseurs, hâte-toi de descendre
Dans l'abîme des mers.....

Qu'ai-je entendu? Tes cris demandent-ils des armes?
Est-ce un signal vengeur qui sonne les alarmes?
Non : c'est le roulement du tambour ennemi.....
Combien la servitude avilit le courage!
Quand je m'indigne au bruit de ton lâche esclavage,
Peuple dégénéré! loin d'en avoir frémi,

Dans ton opprobre encor tu restes endormi!

Courage, batelier, que ta noire gondole
M'emporte avec rapidité;
Partons, fuyons des bords qui, veufs de leur idole,
Ne pleurent pas la liberté.

POMPÉIA,

ÉLÉGIE DANS LE GOUT ANTIQUE *.

La Torre del Greco, 1824.

C'ÉTAIT dans Pompéia, c'était sur ce rivage
Où l'oranger répand l'encens de son ombrage;
Phébé se balançait dans un ciel calme et pur;
La mer semblait sourire, et sur ses flots d'azur
Le Vésuve jetait une teinte vermeille;
Le clepsydre a penché vers la troisième veille;
Tout dort. Mais dans le fond de ce chaste réduit
Quel couple fortuné l'Amour a-t-il conduit?
C'est le beau Métellus, c'est la belle Livie.

* La Société d'Emulation de Liége a couronné cette élégie le 29 janvier 1825.

L'Hyménée à son joug vient d'attacher leur vie.
Quand Vénus, dans son temple, eut reçu leurs sermens,
Le chœur à double voix chanta les deux amans;
Le vin de trois consuls jaillit loin de l'amphore,
Et la fleur que Pestum deux fois l'an voit éclore,
Enlacée en couronne ou tressée en bouquets,
D'un parfum sybarite embauma les banquets.
Les banquets sont finis : près du lit solitaire
La jeune épouse attend l'heure du doux mystère,
Et la lampe nocturne où l'artiste romain
De deux ramiers de bronze a ciselé l'hymen,
Sur son front chaste et beau que la pudeur colore
Réfléchit un éclat qui l'embellit encore;
Son cœur tremble et désire, et ses yeux tour à tour
Ou s'agitent de crainte ou languissent d'amour.

Soudain l'époux arrive : « O vierge mon épouse!
« Laisse-moi dénouer ta ceinture jalouse;

« Quitte ce collier d'or et ces tissus pompeux,
« Et livre-toi sans voile à mes bras amoureux.
« Un oracle, échappé des mains d'une Sibylle,
« A-t-il tourné ton cœur tel qu'un feuillet mobile,
« Et vois-tu, sur la foi d'un présage imposteur,
« Dans une nuit de joie, une nuit de douleur?
« Que ta jeune pudeur dépose toute crainte :
« L'amour seul avec nous habite cette enceinte.
« Approche-toi; goûtons des flots de volupté.....
« O bonheur! sur ton sein mon sein a palpité....
« Unissons nos soupirs, confondons nos deux âmes.
« Dieux! laissez-nous toujours brûler des mêmes flammes,
« Et loin que le trépas ose nous diviser,
« Puissions-nous en mourant échanger un baiser. »

Ils se taisent. L'épouse, après un long silence :
« Ami! quelle clarté le Vésuve nous lance!
« Dans l'ombre de la nuit quel jour inattendu

« Sur la fresque et le marbre éclate répandu!
« Oh! quel rapide feu dans mes veines circule!
« Ma poitrine se serre et mon haleine brûle.
« Entends le ciel tonner; vois le sol tressaillir....
« L'oracle sibyllin est près de s'accomplir.
« Viens, courons au péril. » Tous deux levés ensemble
Volent; sous leurs pieds nus la mosaïque tremble;
Bientôt hors du portique ils allongent leurs pas,
Et partout l'horizon leur montre le trépas.
Quel spectacle! Du haut de son profond cratère,
Le Vésuve, embrasant les cieux, l'onde et la terre,
S'élance, et déchaîné contre ses propres flancs,
Vomit sa cendre noire et ses rochers sifflans.
Déjà du cap Minerve aux rives de Pouzzole
Sur les ailes des vents sa flamme roule et vole.
Il ne va point, il court; et ses pas de géant
Sur leur brûlante route ont laissé la néant.
Stabia disparaît sous la lave qui passe;

Demain d'Herculanum l'œil cherchera la place;
Demain, ô Pompéia, tu périras aussi;
Ton trépas va descendre, il descend..... le voici!

Cependant sous les flots d'une pluie enflammée
Le couple traversait la foule inanimée.
Où fuir? Jusqu'aux parvis du temple de Vénus,
L'un sur l'autre appuyés, tous deux sont parvenus,
Et tous deux : « O déesse! aux pieds de ta statue
« Vois languir, vois tomber notre force abattue.
« Hier encor nos mains brûlaient sur ton autel
« De l'encens nuptial le tribut solennel;
« Le vœu d'un long hymen formait notre prière,
« Et sa première nuit deviendra sa dernière.....
« Aurons-nous vainement embrassé tes genoux?
« Le déluge de feu s'étend jusque sur nous.
« Dieux! quels épais torrens de souffre et de bitume!
« Nos yeux sont aveuglés, tout en nous se consume.....

« O mort, unis du moins Livie et Métellus.
« Embrassons-nous encor quand nous ne serons plus.
« Adieu ! » Leur voix s'éteint, leur corps chancelle et tombe ;
La cendre est leur linceul et la lave est leur tombe.
Dans cette tombe immense un peuple entier les suit.
Une nuit, que de maux dans une seule nuit !
Précipite à la fois vers la même ruine
Des autels, des palais, cent mille hommes et Pline !

O belle Pompéia ! sur la terre où tu dors
L'heureuse Campanie enfante les trésors ;
La vigne et l'aloës fleurissent sur ta cendre.
Mais dans la tombe en vain le ciel te voit descendre :
Tu braves le torrent de Saturne et de Mars,
Qui, sans les ébranler, glisse sur tes remparts ;
Tandis qu'ensevelis par les siècles qui roulent,
Avec un long fracas les empires s'écroulent,
Tu péris pour renaître..... Un jour, un jour les fils

De tant d'infortunés dans tes flancs engloutis,
Sur tes toîts souterrains promenant la charrue,
Trouveront par hasard ta trace disparue,
Et sentiront leur soc, tout à coup arrêté,
Heurter dans un sillon le front d'une cité.....
Ce sera toi. L'abîme où tu vis renfermée
Restitue au grand jour ta poussière animée.
Tes fresques sous la cendre ont gardé leur fraîcheur,
Tes bronzes leur éclat, tes marbres leur blancheur;
Ton papyrus, noirci par le feu tutélaire,
Des fruits de la pensée heureux dépositaire,
Sur ses lambeaux épars, chers à l'œil du savant,
Fait parler au génie un langage vivant.
Les voilà ces autels consacrés à Neptune,
Le cirque aux longs gradins, le temple, la tribune
Où le sage rhéteur venait pour discourir,
La vierge pour prier, l'athlète pour mourir.
Voilà ce sanctuaire, impénétrable asyle,

Où le prêtre, adoré d'une foule servile,
Parlant au nom d'Isis en mots mystérieux,
Pour tromper les mortels faisait mentir les dieux.
C'est ici, Mamia, qu'à tes mânes célèbres
Le saint triclinium offrait ses dons funèbres;
Là, ces vieillards assis, à voix basse, le soir,
Causaient sur un tombeau d'avenir et d'espoir.
O Pompéia! ces chars sur ta lave roulante
N'ont imprimé qu'hier leur trace étincelante;
Hier encor ton peuple animait ce forum;
Hier tu respirais les roses de Pestum.
L'âge n'a point flétri ta parure éternelle;
Comme à ton premier jour tu parais jeune et belle,
Et tes débris entiers, debout sur deux mille ans,
Protégés par la tombe, ont triomphé du temps.

LE COUVENT

DE

SAINTE-CLAIRE

OU

LA JEUNE NAPOLITAINE,

ÉLÉGIE.

Naples, 1824.

L'Angelus finissait avec la septième heure
Et le manteau du jour déjà se repliait,
Quand sur le seuil fermé d'une sainte demeure
Une femme voilée en ces mots suppliait :

« O chastes sœurs de Sainte-Claire !
« Ouvrez ; que la pitié vous parle en ma faveur ;
« Ouvrez ; qu'auprès de vous le remords qui m'éclaire
« Soit mon refuge et mon sauveur.

« J'ai quitté l'or et la parure,
« D'un monde corrupteur vain et fragile don,
« Et, la croix à la main, me cachant sous la bure,
« Je viens demander mon pardon.

« Si Madeleine repentante
« Dans les flots de ses pleurs sut effacer ses torts,
« Ne puis-je, humiliant ma douleur pénitente,
« Tout espérer d'un seul remords ?

« Dans la cendre et sous le cilice
« Me laisserez-vous donc expirer à vos pieds ?
« Mon propre cœur déjà commença mon supplice ;
« Mes crimes se sont expiés.

« Lorsque l'étranger sur ma couche
« Venait en souriant acheter ses plaisirs,
« J'enchaînais dans mes yeux, j'étouffais dans ma bouche
« Mes larmes avec mes soupirs.

« Mais quand pour coupable salaire
« J'avais reçu son or, qu'en tremblant j'implorais,
« Quand ses pas avaient fui la chambre mercenaire,
« Je restais seule, et je pleurais.....

« Cependant ma vile existence
« Assurait à ma mère un asyle et du pain;
« Sans mes affreux secours, sur son lit d'indigence
« Ma mère eût expiré de faim.

« O chastes sœurs de Sainte-Claire!
« Pardonnez un tel doute à mon cœur combattu:
« Immoler mon honneur au salut de ma mère,
« Était-ce là crime ou vertu?

« Puisque enfin ma douleur profonde
« Sur sa couche funèbre a reçu son adieu,
« J'ai perdu le lien qui m'enchaînait au monde;
« Je suis tout entière à mon Dieu.

« Rians coteaux, jeunes ombrages,
« Orangers dont l'hiver voit éclore les fruits,
« Mer dont la blanche écume expire sur nos plages,
« Adieu, pour jamais je vous fuis.

« Adieu, séjour de mon enfance;
« Adieu, soleil de Naple; adieu, ciel toujours pur.
« Ton azur ne sourit qu'aux yeux de l'innocence:
« Je n'ose plus voir ton azur.

« Mon âme, que rien n'intéresse,
« Laisse un adieu sans larme à l'Univers entier,
« Et, morte aux vains plaisirs, la pauvre pécheresse
« N'a plus de voix que pour prier.

« Chaste prison, prends ta victime.
« J'entre sous tes arceaux pour ne plus en sortir.
« Je naquis dans les pleurs, je vécus dans le crime,
« Je mourrai dans le repentir. »

La femme au voile noir avec ses sœurs nouvelles
Chanta le lendemain son premier Angelus,
Et le Dieu du pardon, la couvrant de ses ailes,
Dès lors marqua sa place au séjour des élus.

LE GOLFE

DE NAPLES,

STANCES.

Naples, 1824.

O ma barque, dépêche-toi;
Bientôt le soleil va s'éteindre.
Hâtons-nous, hâtons-nous d'atteindre
Son char qui s'enfuit devant moi.

Que cette onde est fraîche et tranquille!
Le marbre est moins poli, le cristal est moins pur;
Et des cieux la voute immobile
M'entoure des replis de son velours d'azur.

J'admire ces trésors que la riche nature
Prodigue avec amour au sol napolitain,
Ces présens de l'hiver, ces fleurs, cette verdure
Dont janvier fait à mars le précoce larcin.

Sous les yeux du soleil qui dore leur albâtre,
Par quel art ces palais, ces temples, ces châteaux,
Descendent en amphithéâtre
Pour mourir jusqu'au bord des eaux!

Quel magique horizon rassemblé sous ma vue!
Des îles, des forêts, le Vésuve et la mer!
O Naples, de ton golfe ouvre-moi l'étendue;
Laisse-moi respirer la fraîcheur de ton air.

Batelier, guide-moi vers ces riantes plages
Dont le silence encor parle de volupté:
Je ne veux voir que des images
De paix et de félicité.

Loin de moi cette île abhorrée
D'où les tyrans lançaient leurs arrêts meurtriers !
L'affreux Tibère y mit les pieds....
Tibère ! ce nom seul m'en interdit l'entrée.

Fuyons ce vieux volcan qui jette dans les airs
Des flots épais et noirs de soufre et de fumée ;
Fuyons cette bouche enflammée
Que la fable nomma la porte des enfers.

Voguons, voguons plutôt vers la rive odorante
Où des bois d'orangers, couronnés de fruits d'or,
Sur les toits aplanis de la belle Sorente
Balancent mollement leur éternel trésor.

Parcourons cette ville antique
Dont les débris encor vivans
Offrent à l'œil, charmé de leur aspect magique,
Leur jeunesse de deux mille ans.

Loin de descendre aux bords de ce fétide Averne
Dont les flots corrompaient l'air embaumé des cieux,
Je gravis le coteau qui versait le Falerne
Sur la table des rois et sur l'autel des dieux.

Je salue, ô Baïa! tes débris romantiques,
Et crois entendre encor dans ton charmant séjour
Les airs voluptueux et les chants poétiques
Qu'inspiraient un beau ciel, le génie et l'amour.

Je te revois, ô lac ombragé de verdure,
Où je suis venu si souvent
M'asseoir sur ton rivage, écouter ton murmure,
Et te contempler en rêvant.

Je cours.... Mais l'horizon, dont l'éclat se dissipe,
Tel qu'un songe léger passe devant mes yeux;
Le soleil, s'abaissant au front du Pausilipe,
Me lance ses brillans adieux.

D'un éclat rose et bleu la teinte vaporeuse
Du Vésuve déjà colore le flanc noir,
Et la brise des mers, d'une voix amoureuse,
Soupire le concert du soir.

Impatient, je monte au tombeau de Virgile;
Ma main cherche à cueillir un peu de son laurier:
Il n'en reste pas même un rejeton fragile....
Pleurez, fils d'Apollon, il est mort tout entier.

O lâche Parthénope, il est mort, quand naguère
Tes soldats, qui juraient d'être ses défenseurs,
Trahissant leur serment au seul bruit de la guerre,
Revinrent à ses pieds chanter ses oppresseurs.

S'il eût été gardé par un peuple de braves,
Il serait fier encor de pouvoir l'ombrager;
Mais il n'a pas voulu que ses rameaux esclaves
Servissent de couronne au front de l'étranger.

Puisqu'il ne fleurit plus, que sert d'être poète?
O gloire, de tes feux cesse de m'enflammer.
Mon luth découragé tombe, et ma voix muette
Ne me laisse en mourant de cœur que pour aimer.

Mais hélas! loin, bien loin, sur un autre rivage,
L'amante de mon choix voit enchaîner ses pas.
Une aile du zéphyr, une vague, un nuage,
Ne peuvent-ils soudain me jeter dans ses bras?...

Je ne vois plus ces bords que le ciel favorise;
Je ne vois que la mer élevée entre nous.
Flots purs, doux air, beaux lieux, je vous donnerais tous
Pour un seul regard d'Héloïse.

LE COLYSÉE.

ÉLÉGIE *.

Rome, 1823.

« Prêtres, couronnez-vous de vos riches bandeaux;
« Sénateurs, déployez la pourpre et les faisceaux;
« Vierges, du rameau d'or parez vos jeunes têtes;
« Romains, accourez tous : le cirque va s'ouvrir.
« Cette fête sera la plus belle des fêtes....
« Vous verrez un homme mourir.

« Cet homme, qu'a-t-il fait pour ramper votre esclave?

* L'Académie de Cambrai, dans sa séance publique du 16 août 1824, a donné une médaille d'or à cette élégie.

« D'insulte envers vos dieux l'avez-vous convaincu?
« Non, son malheur fut d'être brave
« Et son crime d'être vaincu.
« Dans l'espoir de mourir où sont morts tous mes pères,
« Aux rives du Danube attaché quarante ans,
« Pauvre, je demandais aux champs héréditaires
« Du pain pour nourrir mes enfans.
« Leur tendresse acquittait le prix de ma tendresse;
« Près du foyer natal quand leur fidèle amour
« Le soir avait dressé le banquet du retour,
« Ils venaient à mon cou suspendre leur caresse;
« Un seul de leurs baisers payait tous mes efforts;
« Leur bonheur était ma richesse
« Et leurs cœurs étaient mes trésors.

« Soudain un cri d'effroi, précurseur des ravages,
« Annonce à nos tremblans rivages
« Des brigands.... : ce sont les Romains.

« Aux armes! Ma valeur, par leur nombre écrasée,
« Cherche partout la mort.... : la mort m'est refusée;
« Je vis, et je suis dans leurs mains.

« Rome! c'est peu que tu me traînes,
« L'œil baissé, les pieds nus, les bras meurtris de chaînes,
« Derrière un char triomphateur.
« Loin des bords du Danube, où mon front est né libre,
« Tu veux donc que j'expire, esclave sur le Tibre,
« Comme un obscur gladiateur!

« J'espérais une mort de longs jours couronnée,
« De larmes, de regrets, d'amour environnée;
« Mes fils, bénis par moi, m'eussent fermé les yeux,
« Et mon âme tranquille eût volé vers les cieux.
« Je trouverai partout les regards de la haine;
« Histrion de douleur, sur une indigne arène
« Je verrai tout mon sang jaillir,

« Et j'entendrai les cris de la fureur romaine
« Escorter mon dernier soupir.

« Déjà le peuple, entré par le double passage,
« Sur les gradins bruyans se répand à grands flots,
« Et, de sa voix confuse ébranlant les arceaux,
« Appelle, sollicite et presse le carnage.
« Comme le soleil brille! On dirait que le Ciel
« Voit dans un meurtre impie un meurtre solennel.
« Le signal a frémi....: mon rival va paraître,
« Il paraît.... O surprise! ô spectacle cruel!
« Peut-être un même sol tous deux nous a vus naître;
« C'est mon ami, mon frère, un de mes fils peut-être....
« Je cours pour l'embrasser....: tout un peuple en courroux
« Crie en nous séparant: Tigres, déchirez-vous!
« César, pour mériter la honte d'un éloge,
« Il faut, nous imposant un douloureux effort,
« Il faut avec respect passer devant ta loge,

« Et te dire : Salut! en marchant à la mort.
« Nous luttons; mais je perds la victoire et la vie.
« De quel murmure sourd ma défaite est suivie!
« Je dois, ainsi l'ordonne une exécrable loi,
« Tomber avec noblesse et mourir avec grâce.
« Déjà mon œil s'éteint, déjà mon cœur se glace;
« L'arène tourne autour de moi....
« Eh bien! lâche et barbare foule,
« Triomphe, je succombe; applaudis, mon sang coule.
« Je ne vois plus tes ris, je n'entends plus tes chants:
« Ma dernière pensée est toute à mes enfans.

« Mes enfans! c'est sur vous que mon espoir se fonde.
« Armez-vous pour venger l'affront de mon trépas;
« Marchez, et que le Nord, rassemblé sur vos pas,
« Dans le sang des Romains lave les pleurs du monde.
« Esclaves, devenez de nouveaux Spartacus;
« Changez en noble guerre une honteuse lutte.

« Si vous tombez, la gloire embellira la chute,
« Et les vainqueurs du moins auront peur des vaincus.

« Périssent avec Rome
« Tous ces jeux inhumains,
« Où dans le sang de l'homme
« L'homme plonge ses mains!
« Périssent ces combats, périsse ce théâtre
« Où, cherchant dans la mort de féroces plaisirs,
« De nos assassinats une foule idolâtre
« Vient par notre agonie amuser ses loisirs!
« Du haut d'un triple orgueil que ces portiques roulent!
« Que ces voûtes s'écroulent
« Sur le coupable front d'un peuple de tyrans,
« Et que ces arches d'or jusqu'aux cieux élancées
« Succombent renversées
« Sous le fer de Bellone et sous la faux du Temps!
« Enfin, de ses grandeurs que Rome détrônée,

« Assise en pleurs sur ses débris,
« Comme une mère abandonnée
« Expire en maudissant ses fils! »

C'est ainsi qu'un enfant des Daces,
Un prisonnier, Sismar, en déplorant son sort,
Prophétisait, dans ses menaces,
La chute du théâtre où l'attendait la mort.
Il périt; mais le Temps, chargé de sa vengeance,
N'en accomplit que la moitié.
Le cadavre vivant du Colysée immense,
O Temps! s'enorgueillit de t'avoir défié.
C'est en vain qu'avec lui tu luttas de puissance :
Sa masse lui répond de son éternité.
Sur son front dépouillé que de magnificence!
Quelle jeunesse encor dans son antiquité!
Ses arceaux, revêtus d'un long manteau de lierre,
Laissent les fleurs verdir et flotter sur la pierre.....

Des fleurs et des débris! Partout naît sous nos pas
Le germe de la vie éclos dans le trépas.

Un soir d'automne, à l'heure où l'astre des ruines
Verse les flots d'argent de ses clartés divines,
Où la brise des nuits agite dans les airs
La plante suspendue à ces créneaux déserts,
Où les ombres d'azur, sur leur front balancées,
Semblent voiler l'éclat de leurs grandeurs passées,
Seul, pour jouir en paix de ces effets si beaux,
Sur le sommet rampant de quelque arche brisée
Je m'assis, et soudain le vaste Colysée
Dans leur cercle allongé déroula ses tableaux.
Ici, l'arène immense où s'égarait ma vue;
Là, ces murs dont l'orgueil s'élançait dans la nue,
Ces voûtes, ces frontons, ces arcs, ces chapiteaux,
Ces portiques dressés aux chants de la victoire,
Ce marbre dont la force a vaincu le néant,

Tout ce chef-d'œuvre, amas de puissance et de g oire,
Me semblait un colosse, ouvrage d'un géant.
Mon âme, qu'enivraient tant d'objets poétiques,
Dans le souffle exhalé de ces débris antiques
D'un peuple souverain respirait la grandeur;
J'admirais ses exploits, ses vertus héroïques,
Et mon luth entonnait des chants en son honneur....
Quand tout à coup, du fond de ces poudreux décombres,
Je crus voir, oui, je vis sortir de pâles ombres;
Esclaves, prisonniers, gladiateurs, martyrs,
S'élevant jusqu'à moi, jetaient de longs soupirs.
L'un, c'était un chrétien, découvrait la blessure
Où la dent des lions imprima sa morsure;
L'autre, c'était Sismar, dans ses flancs tout meurtris
D'un fer ensanglanté me montrait les débris;
Plus loin, Cymodocée et son fidèle Eudore
Sous le tigre africain tombaient unis encore,
Et le couple martyr, fier de mêler son sang,

Pour l'hymen et la foi mourait en s'embrassant.
Tous enfin étalaient leurs chairs demi-vivantes;
Tous semblaient me crier : « Ces Romains que tu vantes
« Plongèrent dans nos cœurs leurs glaives inhumains.
« Vois nos lambeaux : leur bras nous fit tels que nous sommes.
« Si tu crois que la gloire est d'égorger les hommes,
« Adieu, tu peux chanter la gloire des Romains. »

Dans la nuit, à ces mots, les ombres s'abaissèrent,
Et leur voix se perdit en murmures confus ;
Ma lyre m'échappa, ses cordes se brisèrent ;
Je rêvai, je gémis, et je ne chantai plus.

LE

LAC MAJEUR,

STANCES.

Arona, 1823.

Accours, mon Héloïse; accours, ma bien-aimée.
Les vents n'agitent plus les flots du lac Majeur;
Le nautonnier sourit, et sur l'onde calmée
Il appelle en chantant l'étranger voyageur.

L'un près de l'autre assis dans sa longue nacelle,
Partons. De tous nos soirs ce soir est le plus beau.
Partons, et que la voile, en déployant son aile,
Sur ce miroir d'azur vole comme un oiseau.

Penche-toi, batelier, penche-toi sur ta rame:
J'aime à sentir des flots le doux balancement.
Fais jaillir leur écume, et qu'au bruit de leur lame
Dans mon flottant berceau je vogue mollement.

Pâle soleil des nuits, pour remplacer ton frère,
D'un jour mystérieux verse-nous la blancheur,
Et que l'œil, caressé par ta douce lumière,
Puise dans ton éclat une molle fraîcheur.

Contemplons sur les flots, dans les cieux, sur la terre,
De ces aspects changeans l'ensemble harmonieux:
Tantôt dans un seul point l'horizon se resserre;
Tantôt, comme un géant, il grandit sous nos yeux.

Quel contraste! Au penchant de ces vertes collines,
Ici la vigne en fleurs s'entrelace aux ormeaux;

Là, ce château désert, tout noirci de ruines,
Joint le deuil de son ombre au sourire des eaux.

Héloïse! vois-tu se prolonger la chaîne
Des Alpes qui, dans l'air dressant leurs fronts altiers,
Montrent aux yeux, surpris d'un double phénomène,
La neige sur leur tête et les fruits sous leurs pieds?

Vois-tu près d'Arona, berceau de Boromée,
S'élancer jusqu'aux cieux ce bronze aérien?
Monument colossal comme sa renommée,
Comme elle il dit au temps: Sur moi tu ne peux rien.

Sens-tu quels doux parfums l'air embaumé respire!
Ils viennent de ces bords, voluptueux séjour,
Où Morgane eût placé son fabuleux empire,
Alcine ses jardins et Calypso sa cour.

Là de ses pommes d'or l'oranger se couronne;
Là mûrit le cédrat et fleurit le laurier;
Là les trésors rivaux de Flore et de Pomone
Croissent sous le soleil d'un hiver printanier.

Ile qu'on nomme Belle entre toutes les îles,
Dans ton sein parfumé recueille deux amans;
Sur l'émail de tes fleurs, sous tes bosquets tranquilles,
Laisse-les s'enivrer de tes enchantemens.

Plus près, ma bien-aimée; oui, viens plus près encore.
Viens ta main dans ma main et ton cœur sur mon cœur.
Approche.... Ta beauté qu'un pur rayon colore
Jamais à tant d'éclat n'a joint tant de langueur.

Comme un astre naissant tes lèvres sont vermeilles;
Phébé dans ton regard aime à se réfléchir,

Et ta voix sait des mots plus doux à mes oreilles
Que le plus doux concert de l'onde et du zéphir.

Entends-tu soupirer ces blanches tourterelles?
Vois-tu s'unir ce charme et ce lierre amoureux?
Unissons-nous comme eux et soupirons comme elles.
Leur exemple nous dit : Aimez pour être heureux.

Mais écoute... : l'airain retentit sur la rive;
Il fête une naissance ou déplore un trépas.
Jouissons dès ce soir : demain sa voix plaintive
Peut sonner une mort que nous n'entendrons pas.

Demain, si du couchant souffle le vent contraire,
Ce beau lac, ce beau ciel, vont pleurer leur azur.
Laissons-nous balancer dans la barque légère
Quand le lac dort paisible et quand le ciel est pur.

Ainsi puissions-nous voir à l'abri des orages
Comme ces flots rians tous nos jours s'écouler,
Chacun de nos soleils se coucher sans nuages
Et sur l'aile des vents nos chagrins s'envoler!

Ainsi, quand il faudra descendre au noir rivage,
Puissions-nous tous les deux ensemble y parvenir,
Tous les deux acquitter l'obole du passage
Et voguer tous les deux vers un même avenir!

LES NUAGES.

VOLEZ en liberté; que rien ne vous arrête;
Poursuivez vos jeux inconstans;
Nuages, roulez sur ma tête
Avec la vitesse du temps.

Habitans vagabonds de la céleste voûte,
Aux changeantes couleurs, aux visages divers,
Dites, quel Dieu vous trace une mobile route
Et balance vos corps dans le vide des airs?
Sur l'azur d'un beau ciel quelle main vous promène
Comme de longs réseaux d'or, d'albâtre ou d'ébène?
Par quel secret pouvoir l'astre de l'Univers
Fait-il monter vers lui du vaste sein des mers

Ces amas de vapeurs qui, formés en nuages,
Redescendent en pluie ou tombent en orages?
Oh! combien j'aime à suivre et de l'âme et des yeux
Vos globes tour à tour obscurs et radieux,
Soit qu'aux jours de l'été, du faîte des montagnes,
L'abondance avec vous pleuve sur les campagnes;
Soit que, l'un sur l'autre roulans,
De votre choc rival vous agitiez la terre
Et laissiez jaillir de vos flancs
La triple flamme du tonnerre;
Soit qu'enfin le Soleil, levé dans votre sein,
Vous jette de ses feux l'éclatante prémice
Ou que son char vous revêtisse
De la pourpre de son déclin!

Par leurs prismes divers quand la lumière et l'ombre
Tracent en se jouant des images sans nombre,
Que je me plais à voir sur votre front mouvant

Ces villes, ces palais, ces châteaux fantastiques,
Pareils à ces rêves mystiques
Qui voyagent portés sur les ailes du vent!
En objets variés chaque instant vous transforme:
Vous vous dressez en monts, vous voguez en vaisseaux;
Là s'élève un rempart, hérissé de créneaux;
Ici vole un dragon, ouvrant sa gueule énorme;
Plus loin c'est un géant qui semble, armé d'un fer,
Frapper le monstre, fuir et se perdre dans l'air....
C'est peu: comme un miroir, vous reflétez le monde;
Tous les jeux contrastés de la terre et de l'onde
Se reproduisent dans vos jeux;
Vos fronts de nos beautés à leur tour s'enrichissent;
Nos forêts, nos coteaux, nos mers s'y réfléchissent,
Tant la nature unit par un mélange heureux
Les tableaux opposés de la terre et des cieux!

Volez toujours, volez; que rien ne vous arrête;

Poursuivez vos jeux inconstans ;
Nuages, roulez sur ma tête
Avec la vitesse du temps.

Lorsque le Créateur vous lança dans l'espace,
Il voulut qu'instrumens de ses profonds desseins,
Vous fussiez quelquefois comme ces voiles saints
Dont le respect de l'homme environne sa face.
Par vous du mont Sina le faîte est obscurci
Lorsqu'à ses pieds Dieu voit Moïse
Lui demander sa loi promise,
Et qu'il lui répond : La voici !
Par vous cette double colonne,
Ténébreuse le jour, éclatante la nuit,
Au sein des déserts qu'elle étonne ;
Guide vers Chanaan Israël qui s'enfuit.
Par vous le Golgotha se couvre de ténèbres
Quand, sous un ciel chargé de vos linceuls funèbres,

Cet Homme-Dieu, cloué sur le bois rédempteur,
Souffre et périt martyr pour renaître Sauveur.

Si la fable à nos yeux déroule ses prestiges,
Vous conservez encor les célestes vestiges
Des dieux qui peuplaient votre sein;
Vos chars aériens les portaient sur la terre,
Et vous prêtiez un trône au maître du tonnerre,
Un Olympe aux enfans d'Odin.

Loin de son ciel héréditaire
Si le Scandinave entraîné
Voyait sur la rive étrangère
Dans l'opprobre des fers son courage enchaîné,
Ses pleurs redemandaient les nébuleux royaumes
Où sur des chars mélodieux
Roulent les antiques fantômes
De ses héros et de ses dieux.

O chaste amour du ciel qui nous donna naissance,
Dans le plus beau séjour tu gardes ta puissance.
L'homme du Nord chérit ses nuages obscurs,
Comme un autre l'éclat de ses cieux les plus purs.
Quand le Tibre aux flots d'or me voyait sur ses plages
Des vastes champs romains admirer l'horizon,
Il me voyait aussi saluer ces nuages
Précipités par l'aquilon;
Un doux plaisir naissait dans mon âme attendrie;
Mes yeux pensifs long-temps les suivaient dans les airs:
Car c'étaient des amis qui devaient m'être chers,
Puisqu'ils venaient de ma patrie....
Ma patrie! elle seule est tout mon univers.

Volez encor, volez; que rien ne vous arrête;
Poursuivez vos jeux inconstans;
Nuages, roulez sur ma tête
Avec la vitesse du temps.

Des rayons de Phébé quand votre front s'argente,
Vos globes variés, bizarrement épars,
Vos reflets vaporeux, votre forme changeante,
D'Héloïse et de moi captivent les regards.

Vous êtes des dieux de mystère
Qui nous emportent tous les deux
Et nous détachent de la terre
Pour nous élever jusqu'aux cieux.
Là, notre rêveuse pensée,
Vers un nouveau monde élancée,
Anticipe déjà cet ineffable amour
Qui joint l'homme avec l'ange au céleste séjour.

Volez en liberté, que rien ne vous arrête;
Poursuivez vos jeux inconstans;
Nuages, roulez sur ma tête
Avec la vitesse du temps.

LE PAUVRE VIEILLARD,

ÉLÉGIE SUR LA GUERRE D'ESPAGNE DE 1810.

Quel est, sur ce lit de douleur,
Cet homme aux cheveux blancs qui descend vers la tombe ?
Il se plaint, il souffre, il succombe
Sous le double fardeau de l'âge et du malheur.
Cet homme aux cheveux blancs maudit le nom de père :
Car il a vu son fils, s'arrachant à ses pleurs,
Marcher, bien jeune encore, aux plaines de la guerre,
Sous l'étendard aux trois couleurs.
Dans quel triste abandon a gémi sa tendresse
Depuis qu'au rivage espagnol

L'aigle du conquérant précipita son vol!
Déshérité du fils appui de sa faiblesse,
Il reste seul avec ses maux,
Comme un vieux chêne mis en poudre
Qui ne conserve sous la foudre
Qu'un front dépouillé de rameaux.
Le pâle désespoir, debout près de sa couche,
Veille, et ces mots plaintifs s'exhalent de sa bouche :

« Cher Edmond, pour toujours m'as-tu fait tes adieux?
« Avant de te revoir faudra-t-il que je meure?
« Faudra-t-il qu'à ma dernière heure
« Ta main ne ferme pas mes yeux?
« Tes soins consolateurs entouraient ma vieillesse;
« Tu versais le bonheur sur mes jours embellis;
« Pauvre, je dédaignais une vaine richesse :
« La richesse d'un père est l'amour de son fils....
« Je t'appelle, et l'écho répond seul à mes cris.

« Où sont nos entretiens, charmes de la veillée,
« Le travail du matin, la prière du soir,
« Et ce banc où tous deux sous l'épaisse feuillée
« Devant les feux du jour nous venions nous asseoir ?

« Aux pieds du saule dont l'ombrage
« Pleure encor ton départ, ton départ sans retour,
« Un jeune homme à mes yeux apparut l'autre jour....
« Ses traits m'offraient les tiens, son âge était ton âge.
« De son vieux père aveugle il dirigeait les pas.
« Jadis à ce tableau j'aurais trouvé des charmes :
« Je détournai les yeux, je répandis des larmes,
« Et vers mon toit désert je revins seul, hélas !
« Depuis ce jour fatal, à mon lit de souffrance,
« Pâle et mourant, je languis enchaîné....
« Tout périt dans mon cœur, tout jusqu'à l'espérance....
« Chaque matin pour moi se lève infortuné :
« Mon réveil n'a plus ta présence !...

« Le jour où du départ le belliqueux signal
« T'entraîna dans les camps loin du hameau natal,
« Tu me dis en pleurant : « Séchez vos pleurs, mon père !
« Quand le soleil de juin, versant ses rayons d'or,
« De nos blés jaunissans mûrira le trésor,
« Vous ne m'attendrez plus sous le toit solitaire. »
« Nos blés sont déjà murs, et je t'attends encor !...
« Nul écrit de ta main chérie
« N'est venu dissiper mon paternel effroi !...
« Sous les cieux brûlans d'Ibérie
« Mon cœur épouvanté s'élance près de toi ;
« Je vois tous les périls amassés sur ta tête... ;
« J'entends tonner de Mars la sanglante tempête ;
« Tu voles, tu combats, tu péris en héros,
« Et ton dernier regard salue encor la France....
« Faut-il donc, ô mon fils, qu'un intervalle immense
« S'élève entre nos deux tombeaux ! »

C'est ainsi qu'un malheureux père,
Un vieillard, accusant le sort,
Sur la couche de la misère
Soupirait le chant de la mort.

Bientôt, des bords du Tage aux rives de la Seine,
Un bruit sinistre et sourd, messager de revers,
Annonce qu'un seul peuple a repoussé la chaîne
Du conquérant de l'Univers.

Les Français reviendront trahis par la victoire,
Mais non trahis par la valeur :
Car toujours leur constance illustra le malheur,
Et pour eux la défaite est encore la gloire.

Instruit de leur retour, le vieillard gémissant
Tel qu'un spectre animé se lève languissant,
Se traîne au-devant d'eux, s'arrête, et sa paupière
De loin, malgré ses pleurs, reconnaît leur bannière....
Dans leurs rangs incomplets il compte les soldats;
Il demande son fils à sa troupe fidèle;

Il le cherche des yeux, de ses cris il l'appelle;
Mais son fils ne lui répond pas.

Edmond! jeune martyr d'un sublime courage,
Tu ne péris pas seul.... Combien d'autres guerriers
Volèrent aux rives du Tage
Pour ne plus revoir leurs foyers!
Au salut de la France immolent-ils leur vie?
Ils meurent pour un homme, et non pour la patrie....
Cet homme n'est-il pas rassasié d'exploits?
Son front n'est-il pas ceint de palmes immortelles?
De la messagère aux cent voix
N'a-t-il pas fatigué les ailes?
De l'éclat de son nom l'Univers est rempli.
Vainqueur à Marengo, vainqueur à Rivoli,
Il se crée en un jour une longue mémoire.
L'ombre de tous ces rois qui dorment dans Memphis
Se réveille au bruit de sa gloire,

Et le beau soleil d'Austerlitz
Escorte de ses feux le char de sa victoire.
Son glaive, lassé du repos,
A donc toujours besoin de triomphes nouveaux!...
Mais voit-il l'Espagnol, amant de l'esclavage,
Au-devant de son joug lâchement accourir?
Le peuple de Cortès, l'héritier de Pélage,
Sur le tombeau du Cid a-t-il peur de mourir?
Malheur à l'insensé qui prépare à la France
Un immense avenir de revers et de deuil!
Bientôt, précipité du haut de son orgueil,
Lui-même par sa chute expîra sa démence.
Il croit dresser un trône... : il se creuse un cercueil....
Sur un fragile appui l'ambitieux se fonde.
Le Ciel veut-il l'abattre? Il n'a qu'à le toucher.
Ce géant à l'étroit dans les bornes du monde,
Où mourra-t-il? Sur un rocher!

LES

DIOSCURES,

HYMNE DANS LE GENRE GREC.

Muses, vierges des Cieux, chantez les Tyndarides;
Chantez de Jupiter ces deux fils intrépides,
Ces habiles vainqueurs des chevaux aux crins d'or,
Pollux, l'adroit Pollux, Castor, le grand Castor.
Sur l'un des hauts sommets du verdoyant Taygète,
On dit que, dans le fond d'une grotte secrète,
La divine Léda, cette nymphe aux doux yeux,
A la gorge d'albâtre, aux longs et noirs cheveux,
Les enfanta jadis, pour calmer les tempêtes
Que le vaste Hellespont déchaîne sur nos têtes.

Quand les mers, à la voix du Notus irrité,
Soulèvent en grondant leur vague immensité,
Sous un ciel ennemi, durant les nuits obscures,
Le nocher vous implore, ô brillans Dioscures!
Sur sa poupe, en l'honneur de vos signes jumeaux,
Son fer religieux frappe deux blancs agneaux:
Et soudain, balancés sur vos rapides ailes,
Vous montrez à ses yeux vos clartés fraternelles;
Le vent meurt, le flot tombe, et chaque passager,
Souriant dans son cœur à la fin du danger,
Révoque les adieux qu'au sein de la tourmente
Reçut sa vieille mère ou bien sa jeune amante.
Divins frères d'Hélène, ô couple généreux,
Vous n'avez pu, suivant tant de Grecs valeureux,
Revêtir des combats l'étincelante armure,
Pour venger d'une sœur les larmes et l'injure.
Mais par d'autres exploits vos deux noms immortels
Dans Sparte et dans Athène ont conquis des autels.

Héros qui, pour voler aux bords de la Colchide,
Osez de l'Océan fendre la plaine humide,
Et, portés sur le chêne aux flancs mélodieux,
Cherchez du bélier d'or le trésor radieux;
Ecuyers dont le bras soumet au frein d'ivoire
Les coursiers argiens dressés pour la victoire;
Lutteurs qui balancez dans votre forte main
Les gantelets de fer et le ceste d'airain,
Ou d'un rapide vol envoyez dans l'espace
Du disque tournoyant l'épaisse et lourde masse;
Astres qui sur la Grèce épanchez vos faveurs;
Dieux puissans, dieux amis, surnommés dieux sauveurs;
Dioscures, salut! Sur les mers orageuses
Guidez, guidez toujours nos poupes voyageuses.
D'autres, la lyre en main, célèbreront Pallas,
Diane chasseresse, et Mars dieu des combats,
Cérès qui livre aux vents sa chevelure blonde,
L'Olympe lumineux et la Terre féconde,

Pan chéri des pasteurs, les Nymphes de la mer,
Apollon et Vulcain, Neptune et Jupiter.
Mais vous, Muses, chantez, chantez les Tyndarides;
Chantez du Roi des cieux ces deux fils intrépides,
Ces habiles vainqueurs des chevaux aux crins d'or,
Pollux, l'adroit Pollux, Castor, le grand Castor.

LES FEMMES,

FRAGMENT.

O chefs-d'œuvre des cieux, vous qu'un Dieu tutélaire
Forma pour éblouir, pour aimer et pour plaire,
Femmes, puis-je égaler l'amour à vos bienfaits,
L'estime à vos vertus, l'éloge à vos succès?
Est-il à votre gloire une gloire étrangère?
Sur le trône des rois, dans les champs de la guerre,
Vous savez tour à tour porter du même bras
Le sceptre de l'empire et le fer des combats.
Un noble enthousiasme allume dans votre âme
De l'amour des beaux-arts la poétique flamme;
La lyre d'Apollon obéit à vos lois;
Le pinceau créateur s'anime sous vos doigts;

Dans vos divins écrits je vois briller unie
La sagesse au talent et la grâce au génie.
Enfin, de l'Univers si vous marchez l'honneur,
L'homme vous doit bien plus, il vous doit le bonheur.
C'est vous qui de vos soins entourez son enfance,
Vous qui souffrez pour lui, même avant sa naissance;
Quel que soit son destin, père, époux, fils, amant,
Par vous sa vie entière est un enchantement.
Quand la raison et l'âge ont calmé son délire,
Vous conservez sur lui votre fidèle empire;
Vos cœurs charment son cœur par un tendre retour,
Plus doux que l'amitié, s'il l'est moins que l'amour.
Son déclin s'embellit des feux de son aurore;
Vos regards, vos accens, le séduisent encore :
C'est le dernier rayon, c'est le dernier soupir
D'un soleil qui s'éteint, d'un luth qui va mourir.

LA PESTE,

FRAGMENT *.

Fuyez !.... une hydre impure, en désastres féconde,
Franchit sur ces vaisseaux l'immensité de l'onde,
S'échappe tout à coup de leurs flancs entr'ouverts
Et d'un souffle homicide empoisonne les airs.
Non, le fougueux torrent du haut des Pyrénées
Précipitant au loin ses vagues effrénées,
L'incendie étendant sur de vastes forêts
De ses ailes de feu les rapides progrès,

* Ce fragment est extrait d'un poëme sur le *Dévouement des médecins français dans la peste de Barcelone*, qui a été mentionné honorablement par l'Académie française en 1822. C'est un vieillard, sauvé par Mazet, qui fait à son fils le tableau de la peste.

Le volcan déchaîné, de sa prison brûlante
Laissant jaillir la mort en gerbe étincelante,
Dans leur triple fureur n'égalent pas encor
Du fléau triomphant l'impétueux essor.
Quelles traces de deuil attestent son passage!
Plus d'espoir, plus d'asyle à l'abri du ravage.
Devant ce noir drapeau, l'élite des soldats,
Armant contre nos jours ses parricides bras,
Rebelle à la menace et sourde à la prière,
Cruelle par devoir, par pitié meurtrière,
D'un cercle inexorable emprisonne nos pas
Et vers son siége impur refoule le trépas.
O mon fils, connais-tu les horribles symptômes
De ce mal qu'ont vomi les ténébreux royaumes,
Ces membres tour à tour et brûlans et glacés,
Cette haleine fétide et ces flancs oppressés,
Ce sang noir à longs flots ruisselant de la bouche,
Ces mots entrecoupés, ce silence farouche,

D'un délire effrayant les aveugles transports,
Ces ulcères hideux qui sillonnent le corps,
Ces livides tumeurs, ces lèvres enflammées
Qui d'une ardente soif rougissent consumées,
Et ces yeux sans regard et ce front sans couleur
Où du sceau de la mort s'imprime la pâleur?
Dans les accès rongeurs d'une fièvre homicide
L'infortuné puisant une vigueur perfide
Lutte contre le mal; ni vaincu, ni vainqueur,
D'une mort incertaine il prolonge l'horreur;
Enfin, après neuf jours d'une longue agonie,
Miné par la souffrance, usé par l'insomnie,
Son corps défiguré se détache en lambeaux
Et va de ses débris effrayer les tombeaux.
L'un accuse le Ciel à son heure suprême
Et son dernier soupir est un dernier blasphème;
L'autre aux pieds des autels traîne ses faibles pas,
Commence sa prière et ne l'achève pas.

O douloureux spectacle! ô scène inattendue!
Deux époux expirés épouvantent ma vue;
Près d'eux pleure un enfant; tourmenté par la faim,
De sa mère à grands cris il demande le sein,
Le presse, le fatigue, et sa lèvre abusée
Déchire innocemment la mamelle épuisée;
Mais bientôt, consumé par un débile effort,
Dans la coupe de vie il aspire la mort.
Dirai-je quel effroi de tous les cœurs s'empare,
Cette morne stupeur, cet égoïsme avare,
Les nœuds du sang rompus, l'oubli de l'amitié,
Partout le désespoir, nulle part la pitié?
L'époux fuit son épouse, et le frère son frère....
Quelques fils seulement mouraient près de leur mère.

LE LÉPREUX,

POËME*.

Sous le ciel toujours pur de la douce Provence,
Dans les champs arrosés des flots de la Durance,
Roger, enorgueilli d'innombrables aïeux,
Étend sur ses vassaux un sceptre impérieux.
Si la tombe implacable engloutit sa famille,
Du moins dans son Isaure il conserve une fille.
Le Ciel a sur Isaure épuisé tous ses dons;
Elle a vu seize fois la fête des moissons,
Et l'amour a déjà dans son âme innocente
Glissé les premiers traits d'une flamme naissante.

* Ce poëme a été couronné par l'Académie des Jeux-Floraux, le 3 mai 1822.

Au sein des jeux brillans d'un tournoi solennel
Célébré dans les murs du château paternel,
Olivier, signalant sa grâce et son courage,
De l'honneur à ses yeux a fait l'apprentissage;
Il a su, tour à tour fier d'un double laurier,
Chanter en ménestrel, triompher en guerrier.
Quand l'amour s'embellit des palmes de la gloire,
Quel cœur peut à l'amour disputer la victoire?
Isaure la lui cède. Olivier, à sa voix,
De leurs chiffres unis décore son pavois.
S'il combat revêtu de sa couleur chérie,
Il sort vainqueur des jeux de la chevalerie;
S'il veut chanter, soudain son luth harmonieux
Isaure! a soupiré ton nom délicieux.
Dirai-je ces sermens d'une foi mutuelle,
Ces entretiens du soir aux pieds de la tourelle,
Et ces travaux guerriers pour toi seule entrepris,
Excités d'un regard et payés d'un souris?

Roger avec douleur découvre ce mystère.
L'orgueil du souverain cède à l'amour du père ;
Il pardonne, il commande, et du jour nuptial
La cloche aux sons lointains murmure le signal.....
Hélas! pourquoi ces jeux, ces banquets et ces fêtes?
Tremblez, infortunés: la foudre est sur vos têtes.
Vous accourez à peine aux marches de l'autel
Echanger les sermens d'un amour immortel,
L'oriflamme a brillé; sous sa bannière antique,
Des bords de la Provence aux champs de l'Armorique,
Le casque sur le front, et la croix sur le sein,
Des enfans de Clovis le belliqueux essaim
S'élance, et, plein du Dieu qui noblement l'enflamme,
Sur Solyme en espoir arbore l'oriflamme.
Olivier, à sa gloire immolant son bonheur,
Répond en chevalier à l'appel de l'honneur;
L'honneur l'exige, il part..... Son épouse alarmée
Voudrait, parmi les rangs de la pieuse armée,

S'exilant avec lui sous des cieux étrangers,
Partager ses travaux, adopter ses dangers.
Est-il rien que l'amour et n'affronte et n'oublie ?
Mais son père commande et son époux supplie.
« O mon cher Olivier, puisqu'un sort inhumain
« Brise à peine formés les doux nœuds de l'hymen,
« Dieu le veut, obéis; vole où sa voix t'appelle;
« Va, cours plonger ton fer dans le sang infidèle :
« Français, chrétien, guerrier, c'est un triple devoir.
« Mais songe à ton Isaure et plains son désespoir.
« Combien entre nous deux s'élève de distance!
« Te voir était mon bien; t'aimer, mon existence....
« Sois fidèle. » Les pleurs obscurcissent ses yeux,
Et de brûlans baisers achèvent ses adieux.

Il a fui... : son départ t'abandonne au veuvage.
O malheureuse Isaure! attachée au rivage
Où tu vis sur les flots d'un élément jaloux

Le navire complice emporter ton époux,
Tu gémis nuit et jour, et ta mourante vue
Interroge des mers l'éternelle étendue;
Ton œil sur l'avenir se jette avec effroi;
L'horizon du malheur est immense pour toi.
Le soleil a rempli le cercle de l'année
Depuis qu'aux noirs regrets Isaure condamnée,
Aux pieds de l'Éternel s'inclinant chaque jour,
Vient du preux chevalier implorer le retour.
Que de riches présens! que de saintes neuvaines!
Mais pourquoi tous ces vœux et ces offrandes vaines?
Comme la fleur, ravie au zéphyr matinal,
Le soir, voit se flétrir son éclat virginal,
Par un chagrin profond Isaure poursuivie
Va périr moissonnée au printemps de sa vie.
Honneurs, trésors, plaisirs, que peut-elle envier?
Un objet les vaut tous, un seul.... : c'est Olivier.

Pour comble de douleurs, l'agile Renommée,
Frappant de bruits confus sa tendresse alarmée,
Redit que du Jourdain les flots épouvantés
Ont roulé des Français les corps ensanglantés,
Et que Mars, à la Peste unissant sa furie,
Change en vaste tombeau les plaines de Syrie.
A ce fatal récit, combien elle a tremblé!
Surpris de ces revers, mais non pas accablé,
Chaque Français s'indigne, et par ses cris de rage
Des fils de Mahomet menace le rivage.
Le clairon retentit; on s'arme, et sur les eaux
La France voit encor s'élancer ses vaisseaux.
Isaure se ranime; un rayon d'espérance
Vient briller dans ce cœur éteint par la souffrance.
Doit-elle donc chérir la terre des aïeux,
Quand le plus doux aspect n'y charme plus ses yeux?
Où respire Olivier, elle voit sa patrie,
Et la France est pour elle aux champs de la Syrie.

Le casque orne son front, la lance arme son bras;
Elle feint de brûler de la soif des combats,
Et, d'un dernier adieu saluant la Provence,
S'échappe sans regrets des lieux de sa naissance.
Insensée! en fuyant tu crois fuir tes malheurs;
Mais les pleurs dans tes yeux vont remplacer les pleurs.

A peine des Français la flotte auxiliaire
A touché du Jourdain la rive meurtrière,
Quel déchirant tableau consterne leurs regards!
L'épouvante, le deuil, la mort de toutes parts!
Partout la Peste impure et la pâle Famine
Des chrétiens abattus conspirent la ruine.
En ce double péril, la fille de Roger
Brûle de tout connaître et n'ose interroger.
De quel trait douloureux elle a senti l'atteinte
Lorsqu'un cruel rapport, justifiant sa crainte,
L'instruit que des humains son époux séparé

Par d'horribles tourmens succombe dévoré!
Que de cris! que de pleurs! Son dévouement sublime
Veut aux mains du trépas disputer la victime.
Qu'importe, si du moins elle meurt dans ses bras?
Un pèlerin fidèle accompagne ses pas.
Elle marche: à ses yeux s'offre une plaine immense,
Où la nature expire, où le désert commence.
Là point de verts palmiers, là point de clairs ruisseaux
Ne font tomber leur ombre ou serpenter leurs eaux.
L'œil n'embrasse partout qu'une étendue aride;
Partout des monts de sable, un soleil homicide,
Un silence profond qu'interrompt seulement
Des lions affamés le sourd rugissement.
Mais quelle tour au loin s'élève solitaire?
Son vaste front domine un pieux monastère,
Où, martyrs de la foi, de nombreux chevaliers,
Décorés saintement du nom d'Hospitaliers,
Au culte du malheur vouant leur existence,

Prodiguent aux lépreux une noble assistance.
C'est là que pour toujours Olivier renfermé,
Et d'un mal sans espoir lentement consumé,
Comme un bienfait du Ciel attend sa suprême heure.
Isaure à cet aspect trois fois s'arrête et pleure;
Tremblante, elle s'approche, et les airs gémissans
Ont jusqu'à son oreille apporté ces accens :

« Voici le temps heureux où la nature entière
« Verse de ses présens la fraîcheur printanière ;
« Déjà brille le mois des fleurs et des amours;
« Tout renaît.... : seul j'expire au matin de mes jours.
« Enseveli sans gloire aux rives étrangères,
« Je ne dormirai pas sur le sol de mes pères.

« Je ne salûrai plus les bords délicieux
« Où s'ouvrit ma paupière à la clarté des cieux,
« Ni la lice poudreuse où ma naissante audace

« Parmi les chevaliers me conquit une place,
« Ni l'antique clocher dont l'airain paternel
« Appelait mon enfance aux pieds de l'Éternel.

« Je ne reverrai plus l'épouse bien-aimée
« Aux doux regards d'azur, à la bouche embaumée...
« O regrets! si le sort me rendait à ses yeux,
« L'époux qu'elle aimait tant lui serait odieux;
« Elle fuirait l'aspect de ce pâle visage,
« Où la lèpre hideuse imprima son outrage.

« Pourquoi retournerais-je aux champs où je suis né?
« Pour languir toujours seul, toujours abandonné;
« Pour n'approcher jamais de la sainte patène,
« Des chemins du hameau, des eaux de la fontaine;
« Pour voir fuir les mortels quand je tendrais la main
« En quêtant un denier, un habit, ou du pain.

« Oui, tous reculeraient au bruit de ma crécelle...
« Le prêtre, interrompant la messe solennelle,
« D'un éternel exil m'imposerait l'affront,
« Des voiles du trépas entourerait mon front,
« Et, me jetant trois fois la cendre funéraire:
« Va-t-en, me dirait-il, ne souille plus la terre.

« Que suis je? Un spectre errant sur les bords d'un tombeau?
« Le jour sur mes regards pèse comme un fardeau.
« Dans le sein des tournois, aux plaines du carnage,
« A quoi servent mes chants, à quoi sert mon courage?
« Mon courage abattu fléchit sous le malheur;
« Mes chants n'endorment pas le cri de la douleur.

» L'homme des anciens temps, sur une paille immonde,
« Glorifiait encor le Souverain du monde;
« Eh bien! souffrant toujours, ne blasphémant jamais,
« A tes augustes lois, Seigneur! je me soumets.

« Que mon silence au moins désarme ta justice,
« Et qu'un heureux trépas termine mon supplice! »

A peine il a parlé, le front voilé de deuil,
Tel qu'un fantôme pâle échappé du cercueil,
Au sommet de la tour il se dresse. A sa vue,
De quel subit effroi tu frémis éperdue!
Sont-ce là d'un époux les regards et les traits?
Isaure! sans ton cœur, tu le méconnaîtrais.
Au même étonnement Olivier flotte en proie;
Il palpite incertain de douleur et de joie.
« Ciel! qu'ai-je vu, dit-il en étendant la main?
« Suis-je donc abusé par un prestige vain?
« Est-ce l'ombre d'Isaure? est-ce Isaure elle-même?
« Je retrouve à la fois et je perds ce que j'aime.
« O bonheur! ô tourment! ô déchirans combats!
« Fuis : l'air qui m'environne est chargé de trépas. »
— « Moi te fuir, quand ce cœur, mourant de ton absence,

« Après un an d'exil, respire ta présence;
« Quand pour toi, pour toi seul, j'ai sillonné les mers,
« J'ai traversé les monts, j'ai franchi les déserts !
« Faut-il nous séparer, lorsque Dieu nous rassemble!
« Non, ce n'est plus souffrir que de souffrir ensemble.
« Laisse-moi, dérobée aux regards vigilans,
« Entourer tes douleurs de mes soins consolans.
« L'hymen, qui l'inspira, soutiendra mon courage;
« Ton sort n'a rien d'affreux, si mon cœur le partage....
« Mais ton dernier asyle est-il dans le tombeau?
« Le Ciel doit à mes vœux un prodige nouveau.
« Comme au temps où le chef de l'antique Syrie
« Sept fois dans le Jourdain renouvela sa vie,
« Le Jourdain, entr'ouvrant ses flots miraculeux,
« Ne peut-il de ton mal éteindre aussi les feux?
« Ne puis-je te conduire aux rives de la France?
« Je te verrais bientôt, libre de ta souffrance,
« Dans le vallon natal, sous l'azur d'un beau jour,

« Y renaître à la gloire, y renaître à l'amour.
« Que ne peuvent les soins d'une épouse chérie!
« Quels maux ne guérit pas le ciel de la patrie! »
— « La patrie! une épouse!... As-tu donc oublié
« Qu'au joug de la douleur le destin ma lié?
« En vain l'hymen sourit au malheureux qui tombe:
« Mon épouse est la mort, et ma couche est la tombe.
« Sais-tu que les enfers n'ont jamais inventé
« Des maux pareils aux maux dont je suis tourmenté?
« Sais-tu que ma raison s'affaiblit et s'égare?
« Sais-tu de tous mes sens quel feu brûlant s'empare?
« Vois d'ulcères rongeurs ce cadavre souillé,
« Vois ces regards éteints et ce front dépouillé;
« Vois ton livide époux, flétri par l'insomnie,
« Mourir dans les horreurs d'une longue agonie. »
— « Quels que soient tes tourmens, je m'attache à tes pas;
« Tu m'appartiens toujours. » — « J'appartiens au trépas. »
Il dit et disparaît. La gémissante Isaure

Pleure, ne le voit plus, regarde et pleure encore.
Bientôt un voile épais enveloppe les airs.
Dans ces lieux à la fois si cruels et si chers,
Elle prie en silence.... Oh! qu'une nuit d'attente
Se traîne douloureuse, insupportable, lente!

L'aurore enfin se lève, et ses feux renaissans
Eclairent de la tour les créneaux blanchissans.
Isaure, entre la crainte et l'espoir suspendue,
Regarde : nul objet ne vient frapper sa vue.
Elle appelle : à sa voix nulle voix ne répond.
La pâleur de l'effroi s'imprime sur son front.
Lorsque les chevaliers du fond du monastère
Accourent, de ses cris ignorant le mystère,
Rapide, elle s'élance au milieu de leurs rangs,
Franchit le seuil, au loin porte ses pas errans,
Et monte dans la tour, où d'une voix plaintive
Les accens ont ému son oreille attentive.

Elle entre : quel tableau pour elle inattendu!
Isaure! en quel état Olivier t'est rendu!
De ses longues douleurs il agite sa couche;
Mais la plainte, à ta vue, expire dans sa bouche.

« Où suis-je, se dit-il? Quel ange bienfaiteur
« De mes derniers instans vient adoucir l'horreur?
« C'est toi, ma bien-aimée.... O tendresse intrépide!
« Tu m'oses consoler sur ma couche homicide.
« Le Ciel peut me frapper, je ne l'accuse pas....
« Il permet qu'à travers les ombres du trépas,
« Mes yeux, mes faibles yeux, long-temps privés d'Isaure,
« Se reposent enfin sur ses traits que j'adore.
« Isaure! ton regard est un divin flambeau
« Qui change en un jour pur la nuit de mon tombeau.
« C'en est fait, l'Eternel marque ma dernière heure....
« Déjà s'ouvre pour moi la céleste demeure.
« Viens recueillir mon âme.... Insensé! qu'ai-je dit?

« Fuis l'aspect d'un chrétien, comme on fuit un maudit.
« Tremble que mes tourmens, devenus ton partage,
« Ne te lèguent ma mort pour unique héritage....
« Du lépreux expirant redoute les adieux;
« Laisse-moi; que ta main ne touche pas mes yeux....
« Je meurs.... » A peine au jour sa paupière est fermée,
Sur son cœur palpitant Isaure inanimée
Tombe. On vient, on s'empresse : ô secours superflus!
L'épouse et son époux ne se quitteront plus.

O couple infortuné! quel sacrifice égale
Ce pieux dévoûment de la foi conjugale?
Du moins, pour consacrer de si touchans revers,
Un monument s'élève au milieu des déserts.
Là, deux palmiers amis, confondant leur ombrage,
D'Isaure et d'Olivier semblent offrir l'image,
Et dans ces lieux de mort le voyageur errant
Voit la tombe, s'incline, et s'éloigne en pleurant.

JUDITH,

POËME*.

« ALLEZ, a dit l'impie; armez de toutes parts
« La pointe de vos traits et la faux de vos chars;
« Que du nord au midi le flambeau de la guerre
« De sa clarté sanglante épouvante la terre.
« Marchez, enfans d'Ammon; marchez, fils d'Ismael;
« Plongez vos bras vainqueurs dans le sang d'Israel;
« Abandonnez ses rois à la fureur du glaive;
« Sur leurs trônes brisés que mon trône s'élève.
« Vainement j'ai tenté d'enchaîner à mon char
« Les peuples du Liban, d'Asor et de Cédar;

* Ce poëme a remporté le prix à l'Académie des Jeux-Floraux, en 1823.

« Sion n'a pas daigné, quand l'Univers m'encense,
« Par ses ambassadeurs saluer ma puissance.....
« Eh bien! soyez l'orage, enfant de l'aquilon,
« Qui renverse ses tours au niveau du sillon. »

Il ordonne : à sa voix le Chaldéen s'élance,
S'arme du cimeterre et revêt sa vaillance.
Le Mède au casque d'or, le Parthe aux traits d'airain,
Des sources de l'Euphrate aux rives du Jourdain,
Précédés de la crainte et suivis du ravage,
Aux Hébreux consternés apportent l'esclavage.
Ils combattent; leur glaive est un feu dévorant,
Leur voix est un tonnerre et leur course un torrent.

Déjà l'ange de mort plane sur Béthulie.
Tu bravais l'Éternel, l'Éternel t'humilie,
Peuple! de tes erreurs voilà le juste prix.
C'est la foudre à la main qu'il punit tes mépris.

Aveugle à sa lumière et sourd à sa parole,
N'as-tu pas de Baal servi l'impure idole,
Et courbant à ses pieds des fronts obéissans,
Offert au Dieu mortel un sacrilége encens?
La Soif à l'œil brûlant, la Famine au teint blême
T'entraînent chaque jour vers ton heure suprême;
Tu péris sans soutien, et les temps ne sont plus
Où de tes saints aïeux les errantes tribus
Voyaient dans le désert, à la voix de Moïse,
D'un fertile rocher jaillir l'onde soumise,
Et des cieux entr'ouverts les palais bienfaisans
Du pain miraculeux leur verser les présens.
O peuple de Jacob! les coups de la tempête
Comme un frêle roseau vont-ils briser ta tête?....
Mais non : ton cœur préfère en son lâche transport
La honte du tribut à l'honneur de la mort.
Armé contre Ozias, jusqu'aux pieds d'Holopherne
Tu veux que son orgueil humblement se prosterne.

La pierre balancée a menacé ses jours.....
Peut-il de ce torrent seul enchaîner le cours?
Il cède..... Aux premiers feux de la cinquième aurore,
Si le secours promis se fait attendre encore,
Tous devant le vainqueur, les rameaux dans les mains,
De lis et d'olivier sèmeront les chemins.

Or une jeune veuve au sein de Béthulie
Vivait dans sa vertu saintement recueillie.
Fidèle à son époux, même après son trépas,
Nul homme d'Israel n'a dormi dans ses bras.
Elle est chaste, elle est belle entre toutes les femmes.
Dans ses yeux grands et noirs brillent de douces flammes
Et son teint, où du lis éclate la blancheur,
Des roses du Carmel respire la fraîcheur.
Comme un souple palmier sa taille se balance;
Un modeste sourire anime son silence;
Elle parle, et sa bouche, interprète du Ciel,

Ressemble au pur rayon d'où s'épanche le miel.
Tout entière à ce Dieu, son soutien et sa joie,
Judith vit dans sa crainte et marche dans sa voie;
Et quand du peuple élu l'aveuglement fatal
Porte un encens transfuge au temple de Baal,
Pensive, elle confie à sa jeune mémoire
De l'Hébreu des vieux jours la merveilleuse histoire,
Ou médite en secret ce livre solennel
Sur les tables de feu tracé par l'Éternel.
Que de fois, dans ces temps d'opprobre et de misère,
Elle s'assit en pleurs sur son lit solitaire!
Que de fois, renfermée en ses réduits pieux,
Et courbant sous la cendre un front religieux,
Au nom des fils d'Aaron, volontaire victime,
Elle offrit sa vertu pour racheter leur crime!

« Dieu de Moïse, ô toi dont le fidèle appui
« Protégeait Israel lorsque Israel a fui,

« As-tu donc méconnu l'alliance sacrée
« Qu'au faîte du Sina ta voix nous a jurée ?
« Du livre des vivans effaces-tu l'Hébreu ?
« Ou n'est-il plus ton peuple, ou n'es-tu plus son Dieu ?
« Le jeûne pénitent ni l'austère cilice
« Ne peuvent-ils fléchir ta sévère justice ?
« Epargne au repentir la leçon du cercueil.
« Ne laisse pas l'impie en son farouche orgueil
« De ton temple envahi déshonorer l'enceinte,
« Sur l'autel des parfums renverser l'arche sainte,
« Et, de l'antique éphod profanant la splendeur,
« Vouer au Dieu sans force un culte sans pudeur.
« Pour relever Juda penchant vers sa ruine,
« Fais d'une veuve obscure une illustre héroïne.
« Oui, si l'enfant, rival du géant philistin,
« Sous la fronde intrépide abattit son destin,
« J'emploîrai, pour punir un tyran sacrilége,
« La force de l'épée ou l'adresse du piége. »

« Par un chemin sanglant qu'il descende au tombeau,
« Et qu'Israel me doive un triomphe si beau! »

Dieu, qui jusqu'à ses pieds voit monter sa prière,
Soudain frappe Judith des traits de sa lumière.
Comme une jeune vigne, aux sommets d'Engaddi,
Baissant un front brûlé sous le vent du midi,
Renaît plus belle encor quand sa tige épuisée
Reçoit les pleurs féconds de la fraîche rosée :
Son espoir se ranime, et d'un noble dessein
Le germe courageux se forme dans son sein.
Tout s'apprête : déjà la lampe vigilante
Répand sur les lambris sa lueur vacillante;
Déjà sont déployés ces tissus éclatans
Dans le cèdre poli renfermés si long-temps.
A la voix de Judith, la nourrice fidèle,
Que son âge vieillit, que rajeunit son zèle,
Salomith fait couler sur ses chastes attraits

Des flots voluptueux de myrrhe et d'aloès.
Tombez, voiles de deuil! brillez, voiles de fête!
Que la perle en bandeau serpente sur sa tête;
Que les colliers d'onyx et les bracelets d'or
Déroulent à l'envi leur mobile trésor;
Que sur le lin flottant la pourpre deux fois teinte
Éclate confondue à la molle hyacinthe,
Et d'un léger réseau que les plis indiscrets
Laissent d'un sein de lis deviner les secrets.
O parure innocente, ô pieux artifices,
Soyez d'un crime heureux les glorieux complices!

A l'heure où, désertant son humide prison,
Le soleil de sa pourpre embrase l'horizon,
Judith fuit Béthulie..... Anges, veillez sur elle
Et ceignez sa vertu d'une vertu nouvelle.
Ses yeux ont vu bientôt flotter au loin épars
Des rois de l'aquilon les nombreux étendards.

Ce n'est plus cette veuve, amante du mystère,
Qui dans l'ombre cachait sa pudeur solitaire :
Ses pas, déjà formés au tumulte des camps,
D'un peuple d'ennemis osent franchir les rangs.
Sous un pavillon d'or où des tapis de soie
Le luxe oriental à longs plis se déploie,
Holopherne, entouré des chefs et des soldats,
Allume dans leur sein la flamme des combats ;
Et, vainqueur en espoir, à leur brûlant courage
Promet six jours de meurtre et six jours de pillage.
Le belliqueux conseil, à l'aspect de Judith,
Long-temps sur elle attache un regard interdit,
Se lève; et tous, vaincus par l'éclat de ses charmes,
Déposent à ses pieds leurs sceptres et leurs armes.
Judith parle, et le Ciel, pour la première fois,
Façonne à l'imposture et son cœur et sa voix :

« O mon maître, salut! Si l'austère vieillesse

« Est l'arbre aux fruits divins où mûrit la sagesse,
« Le Seigneur à son gré dans un sein jeune encor
« D'une raison précoce épanche le trésor.
« Guerrier, cède sans crainte aux avis d'une femme.
« Ton seul honneur m'anime, et mon seul Dieu m'enflamme,
« Ce Dieu qui, par tes mains frappant un peuple ingrat,
« Va changer en palais la tente d'un soldat.
« De succès en succès tu t'élèves au trône,
« Et le casque t'instruit à porter la couronne.
« Transfuge d'Israel, Judith vient contre lui
« Te demander asyle et t'offrir un appui.
« Par de secrets chemins dirigeant tes cohortes,
« Moi-même de nos murs je t'ouvrirai les portes,
« Et soumis sans obstacle à ta suprême loi,
« Juda dans son vainqueur va saluer son roi.
« Ordonne, j'obéis. » La pieuse héroïne
Aux pieds de l'étranger profondément s'incline.
« Lève-toi, répond-il. Non, l'Orient jamais

« N'offrit à l'œil des rois de plus divins attraits.
« Mon âme à tes conseils se livre tout entière.
« Ta sagesse a brillé : je marche à sa lumière.
« Toi, pour mieux cimenter l'accord de nos destins,
« Par ta douce présence embellis nos festins. »

Holopherne a parlé ; ses esclaves s'empressent ;
Les couches de sétim de toutes parts se dressent.
Aux sons harmonieux du sistre et du nébel,
Se dresse des banquets l'appareil solennel.
Des côteaux d'Engaddi la grappe parfumée
Verse aux coupes d'argent sa liqueur enflammée,
Et dans l'or des bassins les mets délicieux
Du convive indécis embarrassent les yeux.
Tantôt par ses refus Judith avec adresse
D'un maître suppliant irrite la tendresse ;
Et tantôt de ses yeux l'insidieux poison
En mille ardens désirs égare sa raison.

Mais tandis qu'Holopherne imprudemment se livre
Au perfide bonheur dont le charme l'enivre,
La mort, l'enveloppant d'invisibles filets,
S'assied, pâle convive, à ses rians banquets;
Pour lui seul menaçante, une clameur secrète
Se mêle aux chants joyeux de la bruyante fête;
Il se trouble, il frissonne, et son œil éperdu
Voit briller sur sa tête un glaive suspendu :
Tel ce roi réprouvé de l'infidèle ville
D'une morne terreur frémissait immobile,
Quand sur le mur de flamme un redoutable bras
En traits mystérieux écrivait son trépas.

L'astre des jours finit sa carrière eclatante;
Les banquets ont cessé. Dans le fond de la tente,
Qu'un flambeau pâlissant n'éclaire qu'à demi,
Judith, les yeux baissés, attend son ennemi.
Comme un chaste manteau, sa pudeur l'environne,

Et d'un bandeau sacré sa vertu la couronne.
Des vapeurs de l'ivresse Holopherne troublé
Sous le poids du sommeil est bientôt accablé;
Fatigué de la lutte, il cède, et sa paupière
Pour ne plus s'y rouvrir se ferme à la lumière.

Voici donc le moment par ta haine imploré!
Dieu te livre, ô Judith, un vainqueur abhorré.
Il est nuit, tout repose, et cette armée immense
S'endort comme un seul homme en un vaste silence.
Lève-toi! Quel courroux s'allume sur ces traits
Qui respiraient naguère et l'amour et la paix!
D'un pas ferme et hardi tu marches vers la couche
Où sommeille étendu ton ennemi farouche.
A peine as-tu saisi ce glaive criminel,
Instrument et vengeur du meurtre d'Israel,
Un trouble involontaire ébranle ton audace;
Ton cœur épouvanté frémit.....; ton sang se glace.....

Le fer deux fois se lève et retombe deux fois.....
Mais le Ciel a parlé : tu cèdes à sa voix,
Tu frappes le tyran, tu fais tomber sa tête,
Et tes pieuses mains emportent leur conquête.

O nuit, redouble encor tes voiles ténébreux !
Rends la chaste exilée à l'amour des Hébreux,
Et que Juda, sauvé par sa sainte victoire,
Du fond de ses malheurs remonte vers sa gloire.
Dans Béthulie en deuil elle entre avec le jour.
Quels transports d'alégresse accueillent son retour !
On s'arme on vole, on part, et sa voix pacifique
Au sortir du combat, entonne ce cantique :

« Béni soit le Seigneur ! son glorieux réveil
« A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
« L'étranger s'écriait dans son avide joie :
« Israel m'appartient, Israel est ma proie ;

« Israel, par sa chute instruisant l'Univers,
« Va tomber sous mon glaive ou ramper dans mes fers.
« Son trône, je le hais; ses autels, je les brave;
« Ses rois seront mon peuple, et son Dieu mon esclave. »
« O téméraire espoir! ô sacrilége orgueil!
« Du haut de son triomphe il descend au cercueil,
« Et Dieu, faisant pâlir le soleil de sa gloire,
« Dans la nuit du néant rejette sa mémoire.
« Béni soit le Seigneur! son glorieux réveil
« A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
« Où sont ces chars tonnans aux traces enflammées
« D'où la faux du trépas moissonnait nos armées?
« Où sont ces fils du Nord, brillans d'or et d'acier,
« A la lance rapide, au glaive meurtrier?
« Nuit de sang! jour de pleurs! Un seul homme succombe:
« Deux cent mille soldats l'escortent dans la tombe,
« Et sous les traits vengeurs de son brûlant courroux
« L'ange du Dieu vivant les a renversés tous.

« Leur grandeur disparaît comme un jour qui s'efface,
« Comme une ombre qui fuit, comme un torrent qui passe.
« Béni soit le Seigneur! son glorieux réveil
« A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil.
« La paix, dans le tombeau long-temps ensevelie,
« De son souffle fécond rajeunit Béthulie.
« O rives de l'Euphrate, abreuvez-vous de pleurs!
« O rives du Jourdain, embaumez-vous de fleurs!
« Chants d'ivresse, éclatez! Jérusalem captive
« Ne fléchira jamais sous le joug de Ninive.
« Si l'arbre de Jacob de ses rameaux flétris
« Voyait déjà la terre engloutir les débris,
« Dieu parle : il se redresse, et, vainqueur de l'orage,
« Lève en paix jusqu'aux cieux son paternel ombrage.
« Béni soit le Seigneur! son glorieux réveil
« A plongé nos tyrans dans l'éternel sommeil. »

L'ABOLITION

DE

LA TRAITE

DES NOIRS,

ÉPITRE

AUX SOUVERAINS DE L'EUROPE RASSEMBLÉS AU CONGRÈS DE VIENNE*.

Rois de l'Europe, ô vous qui du monde incertain
Dans ce conseil auguste agitez le destin,
Lorsque la Paix des lois relève l'édifice,
Souffrirez-vous encor qu'un silence complice

* Cette épître, qui est censée avoir été composée en 1814, a obtenu la première mention honorable au jugement de l'Académie française, à la séance publique du 25 août 1823.

Voile des attentats dont la pitié gémit,
Dont s'indigne l'honneur, dont l'équité frémit?
Vaincre la tyrannie et détrôner le crime,
Au joug de l'oppresseur arracher la victime,
A force de bienfaits expier le pouvoir,
Protéger et sauver, tel est votre devoir.
Appuis de l'infortune, amis de l'innocence,
Un grand abus réclame une grande vengeance.
Imitez vos aïeux : si leurs royales mains
Jadis, en les touchant, guérissaient les humains,
Fermez d'un mal sanglant la blessure profonde,
Et que l'amour des rois soit le salut du monde.

Sous les feux dévorans du soleil africain,
Le Despotisme, assis sur un trône d'airain,
Des bords du Sénégal aux rives du Zaïre,
Fonde sur l'esclavage un homicide empire,
Se souille impunément du sang de ses sujets,

Et, riche de leurs pleurs, sourit à ses forfaits.
Là, depuis trois cents ans, un trafic sacrilége,
Que la fraude établit, que la guerre protége,
Partout offre en spectacle à l'œil épouvanté
L'homme vendu par l'homme et par l'homme acheté.
Voyez-vous ces captifs, errante caravane,
Qu'aux tourmens de l'exil l'avarice condamne,
Sous la fourche étrangère abattus et meurtris,
Traîner vers ces bazars leurs palpitans débris ?
Voyez les malheureux que dans son gouffre avide
Dévore par monceaux ce négrier perfide,
Tout nus, le sein flétri du sceau des criminels,
Laisser à leurs déserts des adieux éternels;
Voyez-les, s'arrachant leur vile nourriture,
Respirant, au lieu d'air, une vapeur impure,
Chargés des mêmes fers, voués aux mêmes maux,
Ramper ensevelis dans leurs flottans tombeaux.
Que de douleurs rassemble un aussi faible espace?

Tantôt, des justes lois pour tromper la menace,
Leur maître à la fureur des ondes et des vents
En d'étroites prisons les expose vivans;
Tantôt, d'un mal hideux s'ils vont périr victimes,
Son bras les plonge au fond des liquides abîmes,
Ou, ranimant l'ardeur de leurs corps languissans,
Les contraint d'agiter leurs fers retentissans,
Et le fouet inhumain, docile à la cadence,
Presse à coups redoublés cette exécrable danse.

Malheur à qui survit! une plus longue mort
Est l'hospitalité qui l'attend dans le port.
Et quels yeux sans pleurer supporteraient l'image
Des tourmens précurseurs qu'endure son courage?
Tandis que ces colons, sous un ombrage épais,
Demandent au sommeil une coupable paix,
Aux premiers feux du jour, dans cette plaine immense,
Inondé de sueurs, haletant de souffrance,

Ce nègre se consume en serviles travaux
Pour creuser le sillon qui nourrit ses bourreaux.
D'un moment de repos implore-t-il la grace?
Le fouet du commandeur, châtiant son audace,
Le frappe, le déchire et fait voler dans l'air
Les lambeaux dispersés de sa mourante chair.
Faut-il vous retracer les infâmes supplices
Qui sillonnent son corps de mille cicatrices,
Ces lourds colliers de fer, et ce poteau sanglant
Où son cadavre nu, sous un soleil brûlant,
Du condor affamé dégoûtante pâture,
Charme l'Européen de sa lente torture?
Ose-t-il, révolté contre tant de forfaits,
D'un code tutélaire invoquer les bienfaits?
Sa plainte est une offense.... Où trouver un refuge,
Quand son premier tyran devient son premier juge?
Il se tait....: seulement, en regardant les mers,
Une larme muette a tombé sur ses fers.

Le malheureux, courbé sous l'opprobre des chaînes,
Redemande à ses dieux les plages africaines,
Ces palmiers au front vert, ces arbres aux fruits d'or,
Dont sa bouche altérée exprimait le trésor;
Des larges bananiers la voûte parfumée,
Des toits de sa tribu l'ondoyante fumée,
L'oiseau que de sa flèche il perçait dans les airs;
Ces fleuves, ces torrens, ces rochers, ces déserts,
Ces déserts où souvent la main de la nature
Change une mer de sable en île de verdure.
Ces rivages, témoins de son jeune bonheur,
Absens de ses regards, sont présens à son cœur;
Nuit et jour il regrette une mère chérie,
Un frère, des amis, tout enfin, la patrie;
Et quand, las de souffrir, il succombe, ses yeux
Vers l'horizon natal tournent de longs adieux.

Rois du monde, telle est l'injuste destinée

De l'esclave noirci des feux de la Guinée.

Quand ce Génois, des mers vainqueur ambitieux,
Devina, découvrit, conquit de nouveaux cieux,
Pensait-il qu'un chemin frayé par son génie
Verrait sur l'Océan voguer la tyrannie?
Ah! si l'Américain, dans ces gouffres profonds
Où jamais du soleil ne tombent les rayons,
Pauvre au sein des trésors qu'il dispute à la terre,
Arrose de ses pleurs le pain de la misère;
S'il semble, de la vie ayant franchi le seuil,
Préluder à sa mort en creusant son cercueil,
Faut-il que les enfans de la brûlante zone,
Des rives du Niger aux bords de l'Amazone,
Voués, avant de naître, à de sanglans tributs,
Comme de vils troupeaux indignement vendus,
N'obtiennent, exilés sur des plages lointaines,
Qu'une fraternité de douleurs et de chaînes?
Des droits sacrés de l'homme hommes déshérités,

Ces tourmens, ces affronts, les ont-ils mérités?
L'Europe a-t-elle vu dans ses villes en cendre,
Les torches à la main, leurs peuplades descendre?
Ont-ils de leurs tyrans provoqué le courroux?
Ils les sauvent encor en tombant sous leurs coups;
Tandis que l'étranger, dépeuplant leur patrie,
Sur leurs frères captifs étend sa barbarie,
Leur case hospitalière, ouverte au voyageur,
Sous son toit bienfaisant accueille le malheur;
Ou d'un colon ingrat quand le sort les sépare,
Un sombre désespoir de leur âme s'empare,
Et l'arbre de la mort, leur prêtant son rameau,
De leurs corps suspendus balance le fardeau.
Qu'aux enfans du désert l'innocence est facile!
La vertu dans leur cœur s'est créé son asyle.
Voyez ce fils en pleurs, quand son maître inhumain
Lève contre sa mère une insolente main:
« Frappe-moi, lui dit-il; j'implore ta colère;

« Frappe-moi, prends mes jours; mais épargne ma mère. »

Les cruels! voilà donc le peuple infortuné
Qui du nom de barbare est par eux profané!
D'un sauvage climat conquérans plus sauvages,
Eux seuls, eux seuls au crime ont instruit ces rivages;
Eux seuls de la Nature ont méconnu la voix.
La Nature leur crie : « Arrêtez! de quels droits
« Venez-vous, teints de sang, gorgés d'or et de vices,
« Jeter sur ces mortels vos mains usurpatrices ?
« Le tigre du Sahra, qui, poussé par la faim,
« Dans son brûlant repaire emporte l'Africain,
« Étincelant de rage et bondissant de joie,
« Déchire, impatient, sa palpitante proie ;
« Mais vous, de ses tourmens jouissant à loisir,
« Dans chacun de ses pleurs vous goûtez un plaisir!
« Barbares! déposez ces verges meurtrières!
« Ce sang que vous versez, c'est le sang de vos frères!

« Et quels sont leurs forfaits? La couleur de leur front
« Les a-t-elle marqués d'un éternel affront?
« Votre orgueil pense-t-il, outrageant leur faiblesse,
« Au rang des animaux rabaisser leur noblesse?
« Nés libres comme vous, d'un œil audacieux
« Ne contemplent-ils pas l'immensité des cieux?
« N'ont-ils pas, comme vous, dans leur âme immortelle
« Reçu du feu divin la sublime étincelle?
« Pourquoi donc leur ravir ces droits indépendans
« Qu'un Dieu, père équitable, accorde à ses enfans?
« Tous à la même source ont puisé l'existence,
« Et l'Éternel entre eux n'a point mis de distance.
« Qu'importe un vain partage et de biens et de maux?
« Leurs destins sont divers, leurs titres sont égaux.
« Voyageurs séparés, tous arrivent ensemble
« Au vaste rendez-vous où la mort les rassemble;
« Oui, la mort frappera de ses communs arrêts
« L'habitant des déserts et celui des palais,

« Et lorsqu'un même Dieu dans la même balance
« Pèsera d'un coup d'œil le crime et l'innocence,
« Le tyran mis aux fers, l'esclave en liberté,
« Entreront tous les deux dans leur éternité. »

Puissent ces cris vengeurs qu'élève la Nature
D'une basse avarice étouffer le murmure!
A quel prix la mollesse achète ses trésors!
Toutes ses voluptés sont autant de remords.
Le luxe efféminé, dont la lèvre indolente
Savoure le plaisir dans sa coupe opulente,
Sait-il qu'un peuple entier, pour lui seul gémissant,
Lui verse goutte à goutte et ses pleurs et son sang?
En vain la politique, artisan des grands crimes,
Colore leur noirceur de ses fausses maximes:
Quelle excuse inventer pour ces vils attentats?
La gloire? Peut-elle être où l'équité n'est pas?
L'intérêt? Quel espoir anime l'industrie,

Si, cultivant un sol qui n'est pas leur patrie,
Ces mortels, dans leurs maux condamnés à vieillir,
Doivent semer toujours sans jamais recueillir?
Le besoin? Mais voit-on dans les champs de l'Asie
De leurs dons embaumés s'épuiser l'ambroisie?
L'arbrisseau d'Yémen de ses grains odorans
Cesse-t-il d'épancher les trésors enivrans,
Et le miel savoureux des roseaux du Bengale
Ne s'échappe-t-il plus de sa prison natale?
La force? Son abus ébranle son pouvoir.
La liberté souvent naquit du désespoir.
Cet esclave, courbé sous trois siècles d'outrage,
Des débris de ses fers peut armer son courage,
Et vous demander compte, au nom du genre humain,
Du sang des malheureux qu'opprima votre main.
Son courroux est captif, mais il est inflexible:
Plus l'orage a dormi, plus il gronde terrible.
Ainsi, près de Quito, dans ces heureux vallons

Dont les fils du soleil fécondent les sillons,
Sous un beau ciel d'azur, la tranquille jeunesse,
Cueillant des blonds épis l'ondoyante richesse,
Sourit...., quand tout à coup jusqu'en ses fondemens
Le mont tremble ébranlé de sourds mugissemens ;
Le volcan, dont le feu languit long-temps esclave,
Tonne, éclate, vomit un déluge de lave,
Et, d'un siècle en un jour renversant les travaux,
Où flottaient des moissons fait rouler des tombeaux.

Rois, d'un futur péril affranchissez la terre ;
Proscrivez un trafic proscrit par l'Angleterre.
Si par ses longs efforts le monstre combattu
Redresse encor l'orgueil de son front abattu,
Si d'un regard mourant il vous menace encore,
Frappez du dernier coup ce nouveau Minotaure.
Reste-t-il impuni ? L'Univers irrité
Soulève contre vous son immortalité.

Expire-t-il vaincu? Votre auguste mémoire
Se crée un avenir de respect et de gloire.
On déteste Pizarre, on bénit Las Casas....
Si ce prêtre héros, transfuge du trépas,
L'œil en pleurs, le front pâle, errant sur ce rivage,
D'un monde de captifs contemplait l'esclavage,
Ses mânes indignés élèveraient la voix
Pour défendre le peuple au tribunal des rois.
« Armez-vous, dirait-il: l'Africain vous implore
« Contre un joug qui l'opprime et qui vous déshonore.
« C'est à vous d'abolir ce fléau destructeur,
« Marqué par l'Éternel du sceau réprobateur.
« En vain prétendez-vous de ces mortels sauvages
« Au culte du vrai Dieu ramener les hommages.
« Faut-il, leur imposant l'opprobre de vos fers,
« Au lieu de l'éclairer, embraser l'Univers?
« Espérez-vous fléchir leur rebelle croyance
« Par des arrêts de sang et des lois de vengeance?

« Sous vos chaînes meurtris, sous vos coups expirans,
« Voudront-ils pour leur dieu le dieu de leurs tyrans?
« Ah! que n'imitez-vous ces prêtres magnanimes
« Qui, de la charité volontaires victimes,
« D'une main l'Evangile et de l'autre la croix,
« D'un Dieu consolateur faisaient parler la voix!
« Prodigues des vertus dont vous êtes avares,
« Tous régnaient par l'amour sur ces peuples barbares;
« Tous défendaient leurs droits, et vous les outragez!
« Tous s'immolaient pour eux, et vous les égorgez!...
« Hommes, compâtissez aux humaines misères;
« Rois, plaignez des sujets; chrétiens, sauvez des frères.
« Que vos vaisseaux amis, s'ils volent sur leurs bords,
« D'une double industrie échangent les trésors;
« Qu'un commerce innocent, par ses chaînes fécondes
« Rapprochant sur les mers l'intervalle des mondes,
« Pour base désormais adopte l'équité,
« Pour soutien la vertu, pour but l'humanité.

« Dans l'Univers entier qu'un seul cri retentisse :
« Gloire à la bienfaisance! opprobre à l'injustice! »
« Partout des nations ressuscitez les droits ;
« Rendez son frein au crime, et leur respect aux lois;
« Frappez; et de vos bras quand l'accord salutaire
« Aura servi les cieux en délivrant la terre,
« Dans le fond du tombeau reprenant ma fierté,
« Je frémirai de joie au cri de liberté. »

BATHILDE,

ÉLÉGIE.

« Il est nuit; de la douzième heure
« Le signal a frappé les airs.
« Isolé désormais dans l'immense Univers,
« Je veille, je souffre et je pleure.
« Le sceau de l'infortune a marqué tous mes jours.
« Sur ces degrés qu'en vain assiége ma prière,
« O mort, j'invoque ton secours!
« Puisse enfin cette nuit être ma nuit dernière!
« Quand Bathilde à mes doigts confiait cet anneau,
« Bathilde me disait : « S'il faut que l'hymenée
« Aux lois d'un autre époux me soumette enchaînée,

« Cet époux sera le tombeau.

« Un an s'est écoulé.... : ma parjure maîtresse

« Laisse aux autels du crime entraîner sa faiblesse.

« Hélas! elle a donc oublié

« De quels nœuds à son cœur mon cœur était lié;

« Ces doux sermens d'amour, plus doux par le mystère;

« Ces combats indécis et de crainte et d'espoir;

« Son adresse à tromper l'œil vigilant d'un père,

« Et nos chants du matin et nos adieux du soir

« Aux pieds de la tour solitaire!

« Crédule, j'espérais, et j'espérais en vain....

« Un rival abhorré s'empare de sa main.

« Bathilde! penses-tu que dans l'ombre complice

« De ton coupable hymen l'horreur s'ensevelisse?

« Non : mes yeux ont percé ces mobiles vitraux....

« Invisible témoin de la fête maudite,

« Que vois-je à la lueur de ces sombres flambeaux?

« Un prêtre menaçant...., une foule interdite....

« Toi-même tu frémis....; j'ai vu pâlir ton front.
« L'amour par tes remords venge-t-il son affront?
« Eh bien! fuis mon rival, redeviens mon amante,
« Ose avouer ta flamme à la face du Ciel....
« Mais un père irrité te soutient chancelante,
« Il t'entraîne aux pieds de l'autel,
« Il ordonne, et ta voix tremblante
« S'apprête à murmurer le serment éternel....
« C'en est fait....: le trépas...., il plane sur ma tête;
« Mon œil voilé s'éteint; mon sang glacé s'arrête.
« Le moment de la mort est celui du pardon:
« Je te pardonne.... Adieu. De ma lèvre flétrie
« Je presse encor ta bague infidèle et chérie,
« Et ma bouche en mourant répète encor ton nom. »

Ainsi, d'une voix presque éteinte,
De douleur et d'amour un jeune homme éperdu,
Exhalant sa funèbre plainte,

Sur sa couche de pierre expirait étendu.
Il croyait Bathilde perfide,
Tandis qu'un breuvage intrépide
Dans le sein de Bathilde avait versé la mort.
Aux premières blancheurs de l'aurore nouvelle,
Comme un lit nuptial, la tombe unit leur sort;
Et le pieux airain de l'antique chapelle,
Murmurant les accens du deuil,
Proclama la noce éternelle
Des deux fiancés du cercueil.

LE PRISONNIER,

ODE ÉLÉGIAQUE.

Combien dans ces cachots, creusés par l'injustice,
Combien mes jours captifs se traînent lentement!
C'est déjà le subir qu'attendre le supplice,
Et chaque heure nouvelle est un nouveau tourment.
O murs, sombre séjour de deuil et d'épouvante,
Ouvrez-vous; laissez-moi m'emparer de mon sort;
Laissez-moi, libre enfin de ma tombe vivante,
Me réfugier dans la mort.

Un rayon faible et pâle, à travers les ténèbres,
N'éclaire qu'à regret mon étroit souterrain,

Et n'offre à mes regards, sous ces voûtes funèbres,
Que des portes de fer et des chaînes d'airain.
Seul et déshérité de toute la nature,
Les pleurs vont de mes jours éteindre le flambeau.
J'ai pour lit un rocher, du pain pour nourriture,
Et pour asyle le tombeau.

Privé de l'air des cieux, de l'aspect de la terre,
Soleil! mes yeux jamais ne monteront vers toi.
Dans l'abîme où languit ma douleur solitaire,
Le monde des vivans n'existe plus pour moi.
O champs de ma patrie! ô fertiles rivages!
Rochers dont tant de fois j'ai gravi les sommets,
Beaux vallons, verts coteaux, voluptueux ombrages,
Je vous ai perdus pour jamais.

Quand d'un léger sommeil la douceur bienfaisante
Vient fermer un instant mes yeux lassés de pleurs,

De mon bonheur passé l'image séduisante,
Comme un baume céleste, assoupit mes douleurs.
Je ressaisis ces jours où ma jeunesse ardente
Aimant, pour tout connaître, à se multiplier,
Étendait en espoir sa course indépendante
Jusqu'aux bornes du monde entier.

J'embrasse d'un regard un horizon immense.
Combien ces flots sont purs! combien ces vents sont frais!
L'aigle avec majesté dans les cieux se balance.
L'Univers m'appartient.... Mais tout change. O regrets!
Plus mon songe était doux, plus sa fuite est terrible;
Mon rapide bonheur s'envole dans les airs.
Quand on se rêvait libre, hélas! qu'il est horrible
De s'éveiller au bruit des fers!

Si mon cœur égaré m'eût poussé vers le crime,
Si mon bras l'eût commis, je ne me plaindrais pas;

Et sous le fer des lois, d'un juste arrêt victime,
J'irais sans murmurer courber mes attentats;
Mais des mortels trompés quand la haine m'accable,
Puis-je ne pas gémir d'un trépas flétrissant?
La terre vainement m'a proclamé coupable:
Le Ciel me proclame innocent.

Qui! moi, d'un meurtre affreux j'aurais été complice,
Et le nom d'assassin me suivrait au tombeau!
Sur la foi d'un soupçon faut-il que je périsse?
Je demandais un juge, et ne vois qu'un bourreau.
Condamné par les lois, absous par la nature,
L'homme pur de forfaits ne craint point le trépas.
La rage est dans son cœur, la douleur y murmure;
Mais le remords n'y frémit pas.

Trahi par les humains, je descends dans moi-même:
Là j'obtiens un recours; là je trouve un appui;

Là s'élève en secret un tribunal suprême
Qui me rend le repos et me venge d'autrui.
Mon âme, en sa vertu confiante et tranquille,
Ne dit pas à l'espoir un éternel adieu:
Si l'homme me repousse, il me reste un asyle
Aux pieds du trône de mon Dieu.

Pourtant j'aimais à vivre, et e meurs jeune encore,
Et la fleur de mes ans tombe dans son matin!
Pâle comme un soleil voilé dès son aurore,
Astre décoloré, je touche à mon déclin.
Qui verrait sans frémir ces rides étonnées
De sillonner un front vieilli par le malheur,
Et ces cheveux blanchis, non par soixante années,
Mais par une nuit de douleur?

Heureux qui, s'entourant des fils de sa tendresse,
Riche de jours nombreux coulés dans le bonheur,

Couronné de repos, d'amour et de vieillesse,
Sur sa couche du soir expire avec honneur!
Le respect d'âge en âge escorte sa mémoire;
On le chérit encor lorsqu'il n'existe plus;
Et sa postérité se lègue avec sa gloire
L'héritage de ses vertus.

Pour moi, je vais mourir étranger dans le monde;
Je vais mourir flétri, mourir abandonné,
Semblable au malheureux qui de la lèpre immonde
A reçu dans ses flancs le germe empoisonné.
Mes fils ne viendront pas recueillir sur ma bouche
Ma dernière pensée et mes derniers adieux,
Ni, l'œil en pleurs, autour de ma funèbre couche,
Traîner le deuil religieux.

Tous deux, associés à l'erreur de la terre,
Dans leur amour pour moi ne verraient qu'un affront;

Ils baisseront les yeux au souvenir d'un père;
Mon seul nom prononcé fera rougir leur front.
L'opprobre et l'abandon, voilà leur héritage.
Nulle vierge aux autels n'acceptera leur main,
Et le peuple en fuyant dira sur leur passage :
Malheur aux fils de l'assassin!

Et toi dont l'hyménée avait fait ma conquête,
Heureuse de dormir dans la paix du tombeau,
Réjouis-toi! tes yeux n'ont pas vu sur ma tête
Peser du déshonneur l'exécrable fardeau.
Veuve de ses plaisirs, si ma couche fidèle
Long-temps pleura l'épouse enlevée à l'époux,
La mort va nous rejoindre, et la tombe m'appelle
A son éternel rendez-vous.

La mort!... Quel bruit soudain ébranle mon abîme?
J'entends des cris confus, j'entends des pas nombreux;

On accourt.... L'échafaud réclame sa victime.
Eh bien! mon dernier jour sera le moins affreux.
Du fond de ces cachots ma paisible innocence
S'élève en souriant vers la Divinité.
Mes tourmens vont finir, ma liberté commence:
Je suis prêt pour l'éternité.

LE PREMIER CHANT

DE

L'ILIADE,

TRADUIT EN VERS FRANÇAIS.

L'ILIADE.

Chant Premier.

CHANTE, ô céleste muse, Achille et sa colère
Qui forgea pour les Grecs une immense misère,
Envoya chez les morts tant d'illustres héros
Et nourrit les vautours de leurs pâles lambeaux.
Ainsi de Jupiter la volonté fatale
S'accomplit, du moment où la haine rivale
Agita ses flambeaux pour la première fois
Entre le fils des dieux et le maître des rois.

Quel dieu leur inspira ce courroux homicide?
C'est l'enfant de Latone; irrité contre Atride,
Il vit ce fier monarque avec témérité
Outrager de Chrysès la sainte autorité,
Et son bras furieux déchaîna sur la Grèce
La peste dévorante et la mort vengeresse.
Les peuples périssaient. Chargé du sceptre d'or,
Des bandeaux solennels et d'un riche trésor,
Chrysès, pour racheter une fille adorée,
Traîna jusqu'aux vaisseaux sa vieillesse éplorée;
Il suppliait l'armée et ses chefs orgueilleux.
« Atrides, nobles Grecs, dit-il, puissent les dieux,
« Éternels habitans de l'immortelle voûte,
« Des remparts de Priam vous aplanir la route!
« Puissiez-vous dans Argos retourner triomphans!
« Mais délivrez ma fille; acceptez mes présens,
« Et que dans Apollon votre crainte révère
« Le dieu qui fait voler les traits de sa colère. »

Le pontife se tait, et les Grecs protecteurs
S'empressent d'élever leurs murmures flatteurs;
De ses dons supplians tous accueillent l'hommage.
Mais Atride au refus joint un cruel outrage,
Il le chasse : « Vieillard! si, malgré mes décrets,
« Sur ces profonds vaisseaux je te revois jamais,
« Tes bandeaux et ton sceptre, inutile défense,
« Ne t'empêcheront point d'expier cette offense.
« Pour ta fille, à tes vœux je ne la rendrai pas;
« Loin des champs paternels j'entraînerai ses pas.
« Son destin dans Argos doit être l'esclavage,
« Les fuseaux son emploi, ma couche son partage.
« Les dieux l'ont condamnée à vieillir dans mes fers.
« Toi, ne m'irrite pas, si tes jours te sont chers;
« Fuis. » Chrysès obéit à sa voix menaçante;
Silencieux, aux bords de la mer frémissante
Il marche, et s'éloignant des vaisseaux ennemis,
De la blonde Latone il implore le fils :

« Dieu dont l'arc est d'argent, entends ma juste plainte,
« Protecteur de Chrysa, de Ténédos, de Sminthe,
« Apollon, si jamais de mes pompeux festons
« J'embellis tes autels surchargés de mes dons,
« Si je te consacrai l'encens des sacrifices,
« La graisse des taureaux et le sang des génisses,
« Exauce ma prière, et que tes traits vengeurs
« Aux fils de Danaüs fassent payer mes pleurs. »

Le dieu dont le courroux remplit ce vœu funeste,
Précipité du haut de la voûte céleste,
Est accouru; ses mains portent l'arc ennemi
Et du carquois tremblant les flèches ont frémi.
Sombre comme la nuit, il s'avance invisible,
S'assied loin de la flotte et tend l'arc invincible;
Un trait part en sifflant. Les dogues, les coursiers
Sous le rapide trait périssent les premiers.
Atteints des mêmes coups, chefs, soldats, tout succombe;
La flamme des bûchers s'allume sur leur tombe.

Déjà, pendant neuf jours, sur le camp désolé
Des flèches d'Apollon le courroux a volé.

Le peuple se rassemble à la dixième aurore.
Excité par Junon, dont la pitié déplore
Tant de Grecs expirans sur ces bords étrangers,
Au milieu du conseil Achille aux pieds légers
Se lève : « Agamemnon! cette plage ennemie
« Nous verra fuir vaincus et chargés d'infamie,
« Si nos jours toutefois échappent aux fléaux
« Dont la peste et la guerre accablent nos vaisseaux....
« Mais les dieux n'ont-ils plus de voix qui nous rassure?
« Interrogeons un prêtre, un devin, un augure,
« Dont la sagesse explique aux mortels curieux
« Ces songes, messagers du souverain des cieux.
« Bravons-nous Apollon? négligeons-nous son culte?
« De ses autels déserts veut-il venger l'insulte,
« Et le sang des béliers, apaisant sa fureur,

« Peut-il nous affranchir du fléau destructeur ? »
Il s'assied. D'Apollon le pontife et l'élève,
Calchas, fils de Thestor, parmi les Grecs se lève,
Calchas qui d'un coup d'œil embrasse tour à tour
Ce qui fut autrefois, ce qui doit être un jour.
De l'obscur avenir ce fidèle prophète,
Que lui-même Apollon choisit pour interprète,
Des Grecs vers Ilion conduisit les vaisseaux,
Et son cœur bienveillant s'intéresse à leurs maux.
« Achille aimé des dieux, tu demandes quel crime
« Du courroux d'Apollon rend la Grèce victime.
« Eh bien! j'obéirai; mais toi, jure à Calchas
« L'appui de ta parole et l'appui de ton bras.
« Le héros que les Grecs ont proclamé leur maître
« Va frémir, offensé du langage d'un prêtre.
« Les rois sont trop puissans quand leur sombre courroux
« Sur un faible mortel veut abaisser ses coups;
« Et la haine, captive en leur âme ulcérée,

« N'en éclate que mieux pour être différée.
« Défendras-tu mes jours? » — « Révèle sans effroi
« Les oracles secrets descendus jusqu'à toi.
« J'en atteste, ô Calchas, Apollon qui t'inspire,
« Et par qui des destins le voile se déchire,
« Tant que mes yeux du ciel verront l'éclat divin,
« Les bras des Grecs sur toi se porteront en vain;
« Tu vivras, respecté par Atride lui-même,
« Qui vante dans le camp sa puissance suprême. »
« Non, réplique aussitôt l'augure encouragé,
« Phébus ne gémit pas sur son culte outragé;
« Mais à l'or du grand-prêtre, à sa douleur plaintive
« L'injuste Agamemnon refusa la captive.
« Voilà pourquoi Phébus a déchaîné l'essor
« Du mal qui nous consume et nous menace encor.
« Voulons-nous que son bras dont le poids nous accable
« Ne lance plus les traits de la peste implacable?
« Que la vierge aux yeux noirs, libre d'Agamemnon,

« Vers un père chéri revole sans rançon,
« Et qu'aux bords de Chrysa notre sainte hécatombe
« Apaise enfin le dieu sous qui le Grec succombe! »
Ainsi parle Calchas; il s'assied, et soudain
Le roi des rois se lève. Un superbe dédain
Trahit le noir courroux qui dévore son âme,
Et ses yeux irrités brillent comme la flamme.
Il tourne sur Calchas un foudroyant regard :
« Augure de malheurs, téméraire vieillard,
« Il faudra donc toujours que ta voix importune
« Aime à nous présager le crime et l'infortune!
« Ton oracle est sans cesse un oracle odieux.
« Aujourd'hui même encor tu fais parler les dieux;
« Tu dis qu'en refusant une fille à son père,
« J'attirai sur les Grecs la céleste colère.
« Oui, j'aurais désiré l'emmener dans ma cour.
« Clytemnestre autrefois m'inspira moins d'amour,
« Lorsque, vierge innocente, elle vit l'hyménée

« A sa jeune pudeur unir ma destinée.
« Chryséis en partage obtint plus de talens,
« Un esprit plus adroit, des attraits plus brillans.....
« N'importe, je consens qu'elle me soit ravie.
« Le salut de mon peuple est ma plus chère envie.
« Mais seul parmi les Grecs je ne dois pas souffrir
« Qu'on m'enlève les biens que j'ai su conquérir.
« Si je perds Chryséis, qu'une autre récompense
« Devant la Grèce entière honore ma puissance. »
« O de tous les humains le plus impérieux,
« Roi superbe, s'écrie Achille furieux,
« Tu veux un prix nouveau: vainement tu l'espères.
« Ce glorieux butin des villes étrangères,
« Ces esclaves nombreux, ces vastes monceaux d'or,
« Partagés une fois, ne peuvent l'être encor.
« Loin de désobéir, lorsque le Ciel commande,
« Rends ta captive au dieu qui te la redemande.
« Les Grecs reconnaissans, pour charmer ta douleur,

« D'un prix trois fois plus beau t'offriront la valeur,
« Si jamais Jupiter livre à leur main sanglante
« D'Ilion renversé la dépouille opulente. »
Atride lui répond : « Téméraire guerrier!
« Penses-tu me séduire ou veux-tu m'effrayer?
« Malgré le sang des dieux qui coule dans tes veines,
« Je brave ton adresse et tes menaces vaines.
« J'ai compris ton espoir: perfide! tu voudrais
« Me voir privé d'un bien dont toi seul jouirais.
« Tu m'imposes la loi de rendre ma captive....
« S'il faut qu'à cet affront ma puissance souscrive,
« Que les Grecs généreux récompensent du moins
« La perte de ce prix dont ils sont les témoins,
« Ou je me vengerai d'un refus inutile
« Sur l'esclave d'Ajax, ou d'Ulysse ou d'Achille.
« Oui, j'irai dans leur camp moi-même l'enlever,
« Et malheur au mortel qui m'oserait braver!
« Toutefois, d'autres soins réclament notre zèle,

« Rassemblons de rameurs une élite fidèle;

« Qu'un noir vaisseau, lancé sur les gouffres profonds,

« Emporte Chryséis avec nos chastes dons;

« Qu'un illustre guerrier préside au sacrifice,

« Idoménée, Ajax, ou le divin Ulysse,

« Ou toi, fils de Pélée.... O jeune ambitieux!

« Puisses-tu désarmer la colère des cieux! »

Achille dans ses yeux fait briller la menace :

« O tyran revêtu d'impudence et d'audace,

« Et quels Grecs désormais marcheront sur tes pas

« Vers des périls cachés ou d'éclatans combats?

« Ce n'est pas le Troyen que cherchait mon courage:

« Jamais, aux champs de Phthie apportant le ravage,

« Pour enlever mes fruits, mes coursiers, mes taureaux,

« Il n'a passé les monts ni traversé les flots,

« Car de bruyantes mers et des forêts immenses

« De nos états lointains séparent les distances.

« Accourus sous tes lois, armés pour Ménélas,

« Nous vengeons votre cause et servons des ingrats!
« Impudent! tu voudrais m'ôter la récompense
« Qu'à mes nombreux exploits la main des Grecs dispense!
« Quand mon fer te soumet les cités du Troyen,
« Ton butin est toujours plus riche que le mien.
« Si mon bras se signale aux heures du carnage,
« Ton bras n'est occupé qu'au moment du pillage,
« Et lassé de combats, j'emporte en mes vaisseaux
« Un prix faible, mais cher, des plus hardis travaux!
« Puisqu'on charge d'affronts ma vaillance flétrie,
« C'en est fait, je revole au sein de ma patrie.
« Adieu! n'espère plus conquérir sur ces bords
« Un partage nouveau de gloire et de trésors. »
— « Fuis donc, si tu le veux; je n'y mets pas d'obstacles.
« Jupiter prendra soin d'accomplir ses oracles;
« Les Grecs me vengeront.... O le plus odieux
« De tous les rois, enfans du monarque des dieux,
« Tu respires toujours la guerre et la discorde!

« On vante ta valeur !.... Mais le Ciel te l'accorde.
« Va-t-en ; je ne retiens ni tes guerriers ni toi ;
« Cours à tes Myrmidons dicter encor la loi.
« Ta haine et ton orgueil n'ont plus rien qui m'étonne.
« C'est à toi de trembler. Puisque Phébus l'ordonne,
« Sur un de mes vaisseaux la fille de Chrysès
« Verra de son départ se hâter les apprêts,
« Et j'irai t'enlever, au mépris de ta rage,
« La belle Briséis, qui t'échut en partage.
« Frémis! tu sentiras combien l'humble devoir
« Au-dessous de ma force abaisse ton pouvoir;
« Et mes sujets, déchus d'une espérance vaine,
« N'oseront plus braver ma grandeur souveraine. »

Le fils des dieux s'indigne; il balance incertain
S'il doit, chassant la foule, et le glaive à la main,
Laver son déshonneur dans le sang du perfide,
Ou dompter les transports d'un courroux homicide.
Il délibère encor; déjà son fer a lui,

Il va frapper.... Soudain Minerve jusqu'à lui
Descend: du haut des airs c'est Junon qui l'envoie,
Junon dont la faveur sur tous deux se déploie.
D'un débat meurtrier pour enchaîner l'essor,
Minerve, saisissant sa chevelure d'or,
S'arrête près d'Achille, et, pour tous invisible,
Roule dans ses regards une flamme terrible.
Achille, dont le glaive allait armer le bras,
S'étonne, se retourne, et reconnaît Pallas.
Ces accens ont volé de sa bouche rapide :
« Fille du dieu puissant qui balance l'égide,
« Viens-tu voir de ce roi le vain emportement ?
« Je jure son trépas, je tiendrai mon serment. »
Minerve aux yeux d'azur lui répond : « Noble Achille!
« Je descends pour calmer ta colère indocile;
« L'amitié de Junon protége tes destins.
« Arrête, et que le fer reste oisif dans tes mains.
« N'exhale ta fureur qu'en superbes murmures.

« Je te promets qu'un jour, réparant tes injures,
« Je t'offrirai des biens trois fois plus précieux,
« Si ton courroux vaincu cède à la voix des cieux. »
— « Déesse, j'obéis; tu parles, ta sagesse
« Réprime dans mon cœur ma rage vengeresse.
« Qui respecte les dieux a les dieux pour amis. »
Aux ordres de Pallas avec respect soumis,
Dans sa prison d'argent il repousse son glaive,
Tandis qu'à ses regards la déesse s'enlève
Et d'un vol radieux, dans les plaines de l'air,
Remonte vers l'Olympe aux pieds de Jupiter.

Cependant le héros, pour venger son outrage,
En reproches sanglans laisse éclater sa rage :
« O monarque enivré du pouvoir souverain,
« Insolent comme un dogue et lâche comme un daim,
« Vers de secrets périls, aux champs de la vaillance,
« Jamais de tes guerriers tu n'as guidé la lance;

« Ton œil épouvanté voit partout le trépas,
« Et dans le vaste camp que tu ne défends pas,
« Lorsqu'un de tes sujets blâme tes injustices ;
« Tu ravis sans pudeur le prix de ses services.
« Roi bourreau de ton peuple avili sous tes lois,
« Tu m'auras outragé pour la dernière fois.
« Du plus grand des sermens le nœud sacré m'engage :
« Par ce sceptre, privé de branche et de feuillage,
« Qui loin du mont natal par le fer arraché
« Ne doit plus refleurir sur son tronc desséché,
« Et que porte aujourd'hui dans sa main équitable
« Des lois de Jupiter le gardien respectable,
« Je jure que les Grecs, désormais sans appui,
« Pleureront tous Achille en mourant loin de lui....
« Inutiles regrets! ta douleur solitaire
« A l'homicide Hector ne pourra les soustraire,
« Et ton cœur maudira cette aveugle fureur
« Qui du Grec le plus brave insulta la valeur. »

Le héros à ses pieds jette avec arrogance
Le sceptre aux rayons d'or qu'atteste sa vengeance;
Il s'assied. Son rival redouble de courroux,
Lorsque soudain Nestor se lève aux yeux de tous.
Ce vieillard vénérable a vu passer deux âges,
Et du troisième encore il obtient les hommages;
Éloquent orateur de la sainte Pylos,
Sa parole est un miel qui s'épanche à longs flots.
Sa douce voix ainsi fait parler la sagesse :
« Dieux tout-puissans! quel deuil s'étendra sur la Grèce!
« Combien va triompher Priam avec ses fils,
« S'il apprend les débats qui vous ont désunis,
« Vous, les chefs les plus grands dont tout le camp révère
« La prudence au conseil et l'audace à la guerre!
« Mais, plus jeunes tous deux, respectez mes vieux ans.
« Je connus autrefois des guerriers plus vaillans,
« Qui, daignant consulter ma sage expérience,
« Ne me refusaient pas leur noble confiance.

« Non, je ne vis jamais, non, je ne verrai plus
« Des hommes, des héros tels que Pirithoüs,
« Cénée, Exadius, le divin Polyphème,
« Dryante, et ce Thésée, égal aux dieux eux-même.
« Ces généreux rivaux des Centaures soumis,
« Braves, ont terrassé de braves ennemis.
« Jadis quittant Pylos et son lointain rivage,
« Appelé par leur voix, j'imitai leur courage.
« Des mortels d'aujourd'hui le plus audacieux
« Eût redouté l'honneur de combattre avec eux :
« Je les voyais pourtant céder à mon empire.
« Suivez donc les conseils que l'équité m'inspire :
« C'est le plus sûr parti. Quel que soit ton pouvoir,
« Agamemnon, abjure un téméraire espoir;
« Garde-toi de ravir la belle récompense
« Dont les enfans des Grecs ont payé sa vaillance;
« Respecte Briséis, honore Achille. Et toi,
« Ne va point, fils des dieux, lutter contre ce roi;

« Jamais roi décoré du sceptre héréditaire
« N'obtint encor du Ciel tant d'honneurs sur la terre;
« Jupiter le protége, et dans ton cœur en vain
« De la belle Thétis coule le sang divin:
« Tu ne pourras jamais balancer sa puissance,
« Qui soumet tant d'états à son obéissance.
« Atride! apaise-toi; vaincu par mes efforts,
« D'un superbe courroux abjure les transports,
« Et qu'Achille, étouffant sa haine envenimée,
« Serve encor de rempart à toute notre armée! »
Atride lui répond : « Sage vieillard! toujours
« L'inflexible équité respire en tes discours.
« Mais cet homme, enivré d'un orgueilleux délire,
« Veut étendre sur tous un souverain empire;
« Il veut régner toujours et toujours commander.
« Croit-il que mon pouvoir consente à lui céder,
« Et des dieux immortels s'il obtint son courage,
« En reçut-il le droit de m'accabler d'outrage? »

Achille, lui lançant les regards du courroux :
« Je serais le plus lâche et le plus vil de tous
« Si toujours sous tes lois je rampais sans murmure.
« Cours d'un joug que je fuis porter ailleurs l'injure;
« Oui, qu'au fond de ton cœur ces mots restent gravés :
« Par un autre ou par toi si mes droits sont bravés,
« Je cède ma captive, au lieu de la défendre;
« Les Grecs me l'ont donnée, ils peuvent la reprendre.
« Mais ne crois pas ravir les immenses monceaux
« Des trésors entassés dans mes légers vaisseaux.
« Tremble, si jusque là tu pousses l'insolence,
« Que ton sang répandu ne noircisse ma lance. »
Lorsque les deux rivaux par ces ardens discours
De leur jalouse haine ont déchaîné le cours,
Le conseil est rompu; l'implacable Eacide,
Emportant avec lui sa fureur homicide,
Revole à ses vaisseaux; Patrocle et les soldats
Dans un morne silence accompagnent ses pas.

Atride cependant arme un léger navire
Lancé par vingt rameurs sur l'orageux empire,
Y fait monter Ulysse, et place à son côté
L'hécatombe choisie et la jeune beauté.
La voile au gré des vents flotte, et la nef rapide
Trace un faible sillon sur la plaine liquide.
Mais les peuples, atteints du mal contagieux,
S'empressent d'accomplir les soins religieux.
A peine le cristal d'une onde fraîche et pure
S'épanche sur leurs corps dégagés de souillure,
Aux bords de l'Océan ils offrent à Phébus
Des boucs et des taureaux les solennels tributs,
Et parmi les flots noirs d'une épaisse fumée
S'élève la vapeur de la chair consumée.
Tandis qu'ils s'acquittaient de ce devoir pieux,
Fidèle à sa menace, Atride furieux,
Appelant les hérauts, ses dociles ministres,
Les charge avec orgueil de ses décrets sinistres :

« Cours, ô Talthybius! Eurybate! obéis;
« De la tente d'Achille enlevez Briséis.
« Si l'imprudent bravait ma volonté suprême,
« Suivi de mes soldats, j'irais, j'irais moi-même
« L'arracher de ses mains.... Les traits de la douleur
« Descendraient plus avant dans le fond de son cœur. »
Les hérauts, consternés d'un terrible message,
Du stérile Océan suivant la longue plage,
Ne marchent qu'à regret, et sur ses noirs vaisseaux
Au camp thessalien vont chercher le héros.
Ils s'approchent: Achille, assis devant sa tente,
De honte et de courroux l'âme encor palpitante,
Frémit. Les envoyés restent à son aspect
Plongés dans le silence et frappés de respect.
Achille a découvert leur secrète pensée;
Il rassure en ces mots leur âme embarrassée:
« Salut, ô messagers des hommes et des dieux.
« Venez! vous n'êtes point criminels à mes yeux.

« Atride seul m'insulte, alors qu'il vous envoie
« Ravir dans Briséis une si belle proie.
« O Patrocle! remets la captive en leurs mains;
« Laissons-les accomplir ces ordres inhumains.
« Vous, innocens témoins d'une coupable offense,
« Écoutez les sermens dictés par la vengeance;
« Attestez-les aux dieux, aux mortels, à ce roi
« Dont le sceptre insolent s'appesantit sur moi :
« Si, pour sauver les Grecs, que le sort extermine,
« Il demande à mon bras la fin de leur ruine,
« Je ne m'armerai plus... : car jamais l'insensé
« Ne prévoit l'avenir, ne lit dans le passé,
« Et son aveuglement laissera son armée
« Tomber dans les combats tout entière opprimée. »

Il commande : Patrocle, à ses ordres soumis,
Au pouvoir des hérauts a livré Briséis.
Ils retournent au camp, et la belle captive
Se traîne sur leurs pas gémissante et craintive.

Loin de ses compagnons, Achille, l'œil en pleurs,
Près des flots blanchissans court porter ses douleurs;
Il élève les bras, il s'assied, et sa vue
De l'immense Océan mesure l'étendue.
« O ma mère! dit-il, puisqu'un jaloux destin
« Précipite mes jours vers leur rapide fin,
« Le maître de l'Olympe, illustrant ma mémoire,
« Devait m'offrir du moins quelque échange de gloire...;
« Hélas! il m'abandonne; Atride avec mépris,
« Pour flétrir mes exploits, m'en arrache le prix. »
Il pleure; mais Thétis, dans la grotte profonde
Qui la voit reposer près du vieux roi de l'onde,
Entend ses cris, se lève, et paraît sur les mers,
Semblable à la vapeur qui monte au sein des airs.
Près d'Achille plaintif inquiète elle vole,
Le flatte avec la main, de la voix le console:
« Mon fils! pourquoi ces pleurs? quel mal peut t'affliger?
« Ne me le cache pas, je veux le partager. »

Achille a soupiré : « Tu connais mes injures.
« Pourquoi faut-il rouvrir de profondes blessures ?
« Tu sais qu'Eétion dans la nuit du cercueil
« Des murs sacrés de Thèbe a vu tomber l'orgueil;
« Qu'un immense butin enrichit cette plage,
« Et que les fils des Grecs, dans un juste partage,
« Choisirent pour leur roi la fille de Chrysès,
« Ce pontife du Dieu qui lance au loin ses traits.
« Chrysès, traînant vers nous sa vieillesse flétrie,
« Nous offrit la rançon d'une fille chérie;
« Du sceptre et des bandeaux attestant les saints droits,
« Il implora les Grecs et surtout leurs deux rois.
« On plaignit ses malheurs; il vit l'armée entière
« D'un bienveillant murmure accueillir sa prière.
« Mais ô pitié stérile! ô secours superflus!
« L'injuste Agamemnon joint l'outrage au refus.
« Chassé par lui, Chrysès déplore son offense,
« Et d'un vieillard aimé Phébus prend la défense;

« Il saisit l'arc vengeur : sous ses coups meurtriers
« Le camp vaste et désert voit périr nos guerriers.
« J'interroge un augure ; et sa bouche révèle
« Du céleste courroux la cause criminelle.
« Je parle le premier de fléchir Apollon.
« Tout à coup la fureur transporte Agamemnon ;
« Il se lève, et, sur moi déchaînant son audace,
« D'un affront solennel accomplit la menace.
« Tandis que vers Chrysa les Grecs obéissans
« Conduisent la captive et leurs riches présens,
« Les deux hérauts, chargés d'un sinistre message,
« M'ôtent dans Briséis le prix de mon courage.
« O Thétis ! envers moi signale ton amour ;
« Va trouver Jupiter dans sa brillante cour ;
« Rappelle-lui tes droits à sa reconnaissance,
« Et daigne en ma faveur implorer sa puissance.
« Au palais paternel souvent tu t'applaudis
« D'avoir su le soustraire à des complots hardis.

« Lorsque, pour accabler sa force souveraine
« Sous l'invincible poids d'une commune chaîne,
« Junon, Pallas, Neptune et tous les immortels
« Liguèrent contre lui leurs efforts criminels,
« Ce géant aux cent bras, plus puissant que son père,
« Dans les cieux Briarée, Égéon sur la terre,
« Au sein du vaste Olympe à ta voix appelé,
« Raffermit Jupiter sur son trône ébranlé,
« Et près de lui debout, étincelant de gloire,
« Aux dieux épouvantés arracha la victoire.
« Redis-lui ces bienfaits et tombe à ses genoux.
« Qu'il guide des Troyens le belliqueux courroux;
« Sur ses tremblans vaisseaux que la Grèce victime
« Maudisse Agamemnon et les fruits de son crime,
« Et qu'un lâche tyran pleure l'indigne affront
« Dont le premier des Grecs a vu couvrir son front! »
« O mon fils! lui répond sa mère toute en larmes,
« Pourquoi t'ai-je enfanté, nourri dans les alarmes?

« Plût aux dieux que, tranquille auprès de tes vaisseaux,
« Tu vécusses exempt de chagrins et de maux!
« Hélas! bien peu d'instans composeront ta vie.
« Ta jeunesse languit au malheur asservie,
« Et jamais nul mortel n'aura compté des jours
« Pleins de tant d'infortune et si prompts dans leur cours.
« Maudit soit ton berceau!... Mais ô mon fils! écoute.
« Jusqu'aux sommets neigeux de l'éclatante voûte
« J'irai, j'implorerai le secours bienfaisant
« De ce dieu dont la foudre arme le bras puissant.
« Toi, dépose ton glaive, et, tout à la vengeance,
« Sur ta rapide flotte enchaîne ta vaillance.
« Hier, avec les dieux, le roi de l'univers
« Partit pour visiter, jusqu'aux bornes des mers,
« La sainte Éthiopie, où la troupe éternelle
« Savoure des banquets la pompe solennelle.
« Quand le douzième jour dans son palais d'airain
« Aura vu remonter le conseil souverain,

« Je courrai le rejoindre, et mon amour espère
« Fléchir en ta faveur le maître du tonnerre. »
La déesse à ces mots disparaît; et son fils,
La fureur dans le sein, pleure encor Briséis,
Cette jeune captive à la belle ceinture,
Que lui ravit l'auteur d'une mortelle injure.

A peine, de Chrysa prêt à toucher le bord,
Ulysse a mesuré la profondeur du port,
Par l'essaim des rameurs les voiles repliées
Aux flancs du noir vaisseau reposent oubliées;
Les nœuds sont détachés; le cable protecteur
S'étend; le mât superbe abaisse sa hauteur,
Et l'ancre au fond des mers retient la nef captive.
Tandis que les guerriers étalent sur la rive
L'hécatombe pieuse et les dons solennels,
Ulysse a précédé Chryséis aux autels;
Il la confie aux mains d'un père ivre de joie :

« Chrysès! le roi des rois, Agamemnon m'envoie
« Te rendre cette fille, objet de tant de vœux,
« Et vouer à Phébus nos dons religieux.
« Puisse le Dieu, fléchi par notre humble hécatombe,
« Retenir tout un peuple entraîné vers la tombe! »
Comme il parlait encor, Chryséis a volé
Dans les bras paternels du vieillard consolé.
Déjà sur les autels, couronnés de guirlandes,
Les Grecs ont déposé leurs brillantes offrandes;
L'orge sainte s'apprête, et tous du flot lustral
Sur leurs pieuses mains épanchent le crystal.
Chrysès lève les bras vers la voûte immortelle;
Il prie à haute voix: « Dieu dont l'arc étincelle,
« Dieu, roi de Ténédos, protecteur de Chrysa,
« Si pour moi ta faveur jamais ne s'épuisa,
« Si ta haine à ma voix retomba sur la Grèce,
« Désarme du fléau la fureur vengeresse.
« J'invoquai ton courroux, j'implore ta bonté. »

Jusqu'au cœur d'Apollon sa prière a monté.
Dès qu'au front des taureaux l'orge sainte s'épanche,
Sous le glaive dressé leur tête qui se penche
Tombe; l'acier pénètre en leurs flancs entr'ouverts,
Et la graisse deux fois enveloppe les chairs.
Le feu brille; Chrysès livre aux flammes sacrées
Les lambeaux tout sanglans des cuisses séparées.
A peine d'un vin noir il a versé les flots,
Les jeunes Grecs, armés de nombreux javelots,
Fixent au fer aigu des pointes éclatantes
Les membres divisés et les chairs palpitantes,
Et loin des feux ardens que le bois a nourris
Des taureaux consumés retirent les débris.
Tous les Grecs du banquet dont la table se dresse
Goûtent également la commune alégresse;
Tous étanchent leur soif, tous apaisent leur faim.
Un essaim d'échansons passe de main en main
La coupe, d'un vin pur et de fleurs couronnée,

Pour épancher l'offrande à Phébus destinée.
Le péan solennel aux sublimes concerts
Durant le jour entier retentit dans les airs,
Et, prêtant à leurs voix une oreille charmée,
Le dieu laisse dormir sa fureur désarmée.
Lorsqu'enfin, pâlissant devant la sombre nuit,
Le soleil dans les flots disparaît et s'enfuit,
Pour goûter le sommeil, jusqu'au fond du navire
Des chefs et des guerriers la foule se retire.
A l'heure où dans les cieux l'Aurore au front riant
Des roses du matin vient semer l'orient,
Grâce au vent protecteur que Phébus leur envoie,
La voile blanchissante avec bruit se déploie;
Le mât s'élève; on part, et le flot écumant
Gémit sous le vaisseau qui fuit légèrement.
Au vaste camp des Grecs son vol bientôt arrive;
Les rameurs, dont l'effort le traîne sur la rive,
L'attachent dans le sable à de solides nœuds

Et dispersent au loin leurs pas tumultueux.
Mais le fils de Pélée, implacable en sa rage,
Assis près des vaisseaux, captive son courage;
Dans les brillans conseils, dans les sanglans combats,
Il ne signale plus ni sa voix ni son bras,
Et son cœur, consumé d'une lente souffrance,
En invoquant la guerre appelle la vengeance.

Quand la douzième aurore eut éclairé les cieux,
Guidé par Jupiter, le cortége des dieux
Remonte dans l'Olympe; et, d'une course agile,
Thétis, pour exaucer les prières d'Achille,
Loin des flots de la mer, aux premiers feux du jour,
Vole aux nombreux sommets de l'éternel séjour,
Sur la cime élevée où le fils de Saturne
Seul, assis à l'écart, repose taciturne.
C'est là qu'aux pieds du dieu qui les contemple tous,
Embrassant d'une main ses paternels genoux,

Et de l'autre flattant son auguste visage,
L'humble Thétis élève un suppliant langage :
« O père des humains ! si, grâce à mes bienfaits,
« Parmi les immortels tu me chéris jamais,
« Accomplis mes désirs; prête ton assistance
« A ce fils dont le sort a borné l'existence.
« Agamemnon lui-même, au mépris de ses droits,
« Osa le dépouiller du fruit de ses exploits.
« Venge Achille; aux Troyens accorde la victoire,
« Jusqu'au jour où les Grecs le combleront de gloire. »
Elle dit. Jupiter, que ce souhait confond,
Surpris, garde long-temps un silence profond.
A ses genoux divins Thétis encor s'attache :
« Est-il donc des secrets que ta rigueur me cache?
« Exauce d'un seul mot ou rejette mes vœux.
« Suis-je enfin condamnée à des refus honteux? »
Du sein de Jupiter un long soupir s'exhale :
« Combien de maux suivront ta demande fatale!

« J'irriterai Junon, qui m'outrage toujours
« A la face des dieux par d'insolens discours.
« Elle ose m'accuser de protéger Pergame....
« Mais ton cœur obtiendra le bienfait qu'il réclame.
« Fuis pourtant ses regards; Thétis! éloigne-toi;
« Un signe de mon front te garantit ma foi.
« Quand les dieux ont reçu ce signe inviolable,
« Ma promesse est sacrée, infaillible, immuable;
« C'est le gage éternel qui scelle mes décrets. »
Jupiter à ces mots fronce un sourcil épais,
Et les cheveux divins agités sur sa tête
Du vaste Olympe au loin ont ébranlé le faîte.

Tandis qu'abandonnant le radieux sommet,
Thétis au fond des mers se plonge et disparaît,
Au seuil de son palais le roi des cieux se montre.
Le céleste conseil, marchant à sa rencontre,
Se lève, et Jupiter sur son trône immortel

Reçoit des dieux craintifs l'hommage solennel.

L'implacable Junon l'outrage seule encore:

Junon n'ignore pas qu'au lever de l'aurore,

Thétis aux pieds d'argent, fille du roi des flots,

Vint former avec lui de ténébreux complots :

« Perfide époux! quel dieu, par une lâche intrigue,

« Osa t'associer à sa secrète ligue?

« Sans cesse, loin de moi consultant les destins,

« Tu te plais à cacher tes projets clandestins,

« Et jamais dans ton cœur mon amour ne pénètre. »

— « Junon! de l'Univers reprend l'auguste maître,

« Ne crois pas que toujours tes regards indiscrets

« Découvrent d'un époux les importans secrets.

« Il en est que ton sein, heureux dépositaire,

« Apprend avant les cieux, connaît avant la terre;

« Mais ceux qu'au monde entier veut céler ma grandeur,

« Tu n'en saurais percer la sombre profondeur. »

La déesse sur lui jette un regard farouche :

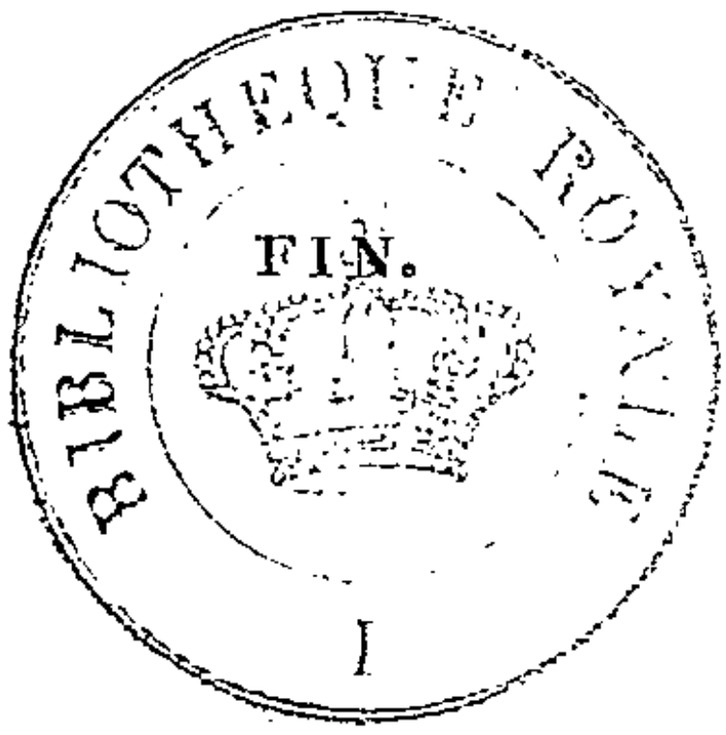
« Roi terrible! quels mots s'échappent de ta bouche?
« Jamais je ne portai d'audacieuses mains
« Sur le voile secret qui couvre tes desseins.
« Ta volonté puissante est par moi vénérée;
« Mais je crains que Thétis, fille du vieux Nérée,
« Suppliante à tes pieds, n'ait, par son art vainqueur,
« Aux injures d'Achille intéressé ton cœur.
« Sans doute tu promis d'un signe de ta tête
« De lancer sur les Grecs la fuite et la défaite. »
Mais le dieu de l'orage : « Importune Junon!
« Tu me poursuis toujours de ton jaloux soupçon!
« Ne pourrai-je donc fuir ta colère implacable?
« L'arrêt que j'ai porté demeure irrévocable.
« Plus tu veux me braver, plus je te haïrai;
« Mon courroux pèsera sur ton cœur déchiré.
« Le parti le plus sage est dans l'obéissance;
« Obéis sans délais; va t'asseoir en silence.
« Tous les dieux réunis ne te sauveraient pas,

« Si je levais sur toi mon invincible bras. »

Junon se tait; son cœur, qu'avec peine elle dompte,
Dévore en frémissant sa fureur et sa honte.
Elle s'assied: l'Olympe a gémi de douleur.
Alors Vulcain, des arts cet habile inventeur,
Partageant les affronts de son auguste mère,
Verse sur sa blessure un baume salutaire :
« Quel funeste avenir, si le sort des mortels
« Excite dans les cieux des débats éternels!
« Puisse Junon plutôt, fidèle à la prudence,
« Soumettre à Jupiter sa fière indépendance,
« De peur que Jupiter du sein de nos banquets
« Ne chasse l'alégresse, et n'exile la paix!
« Il n'a qu'à le vouloir, et les traits de sa foudre
« Vont nous précipiter de nos trônes en poudre.
« Nul bras n'égalerait la force de son bras.
« Préviens de son courroux les terribles éclats;
« Apaise-le, ma mère, et par ton doux langage

« Écarte de son front un sinistre nuage. »
A ces mots, soulevant la coupe aux larges bords
Où la pure ambroisie épanche ses trésors,
Vulcain l'offre à Junon : « Comprime ta souffrance.
« Si le maître des dieux s'arme de la vengeance,
« S'il te menace, en vain je défendrai tes jours.
« Quand j'osai contre lui te prêter mon secours,
« Loin du seuil éternel me jetant dans l'espace,
« De ma rébellion il châtia l'audace,
« Et, durant tout un jour emporté dans les airs,
« Je tombai, quand la nuit obscurcit l'Univers,
« Dans Lemnos, où les soins des peuples de Sintie
« Ranimèrent enfin ma force anéantie. »
Junon aux bras d'albâtre avec grâce a souri,
Et prenant le breuvage aux mains d'un fils chéri,
Elle sourit encor. Vulcain verse à la ronde
Le nectar jaillissant loin de l'urne profonde.
Son zèle maladroit, tremblant à chaque pas,

D'un rire inextinguible excite les éclats.

Jusqu'à la fin du jour, dans une douce ivresse,
L'Olympe des banquets partage l'alégresse ;
Et tandis qu'Apollon par ses divins accords
D'un plaisir innocent prolonge les transports,
Les Muses, secondant sa lyre harmonieuse,
Cadencent tour à tour leur voix mélodieuse.
Mais lorsque dans les flots se plonge le soleil,
Les dieux, impatiens du nocturne sommeil,
Regagnent leurs palais, où de ses mains habiles
Vulcain leur a construit d'industrieux asyles.
Le monarque tonnant de l'empire des cieux,
Aux douceurs du repos abandonnant ses yeux,
Se couche, et, près de lui, d'un sommeil sans alarmes
Junon au trône d'or vient savourer les charmes.

FIN.